

NOTRE-DAME DE PAIX DE PICPUS

Il s'agit de la statue de la Vierge qui fut un temps au château des ducs de Joyeuse à Couiza. La notice de 1968 qui suit, outre l'histoire fort intéressante de la Madone, retrace également celle de cette famille, elle-même mêlée à l'histoire des Voisins.



C'EST LA PAIX



QUE NOUS VOUS SOUHAITONS !...

(S. S. PAUL VI, 1^{er} JANVIER 1968)

*« Paix sur la terre ! » Chant des Anges à Noël.
« Paix soit avec vous ! » Salut de Jésus ressuscité à ses Apôtres.
« La Paix ! » Vœu ardent de tous les Pasteurs de l'Eglise.
« C'est la paix que nous vous souhaitons pour la nouvelle année ! Elle est difficile, certes. Notre effort serait peine inutile... sans le secours que la prière peut obtenir. C'est donc à la prière que nous vous invitons, à la prière faite d'une seule voix et d'un seul cœur pour la Paix du monde ! »*

(S. S. Paul VI, 1^{er} janvier 1968)

Notre Seigneur Jésus-Christ, Roi des Rois, Seigneur des Seigneurs, est le Prince de la Paix prédit par Isaïe (IX-6). Mais c'est par Marie que cette paix nous est venue, puisque c'est par elle que le Sauveur nous a été donné. Elle est la dispensatrice de ce grand bien.

« Ouvre à tes serviteurs, Seigneur, tes richesses de grâce. Puisque la Maternité de la Vierge Marie fut pour nous le commencement du salut, que la fête solennelle de sa Nativité nous apporte un surcroît de Paix... »

(Oraison du 8 septembre, fête de la Nativité de la Vierge).

« Il faut que tous les chrétiens adressent à la Mère de Dieu et des hommes d'instantes supplications, afin que toutes les familles des peuples soient enfin heureusement rassemblées dans la Paix en un seul peuple de Dieu. »

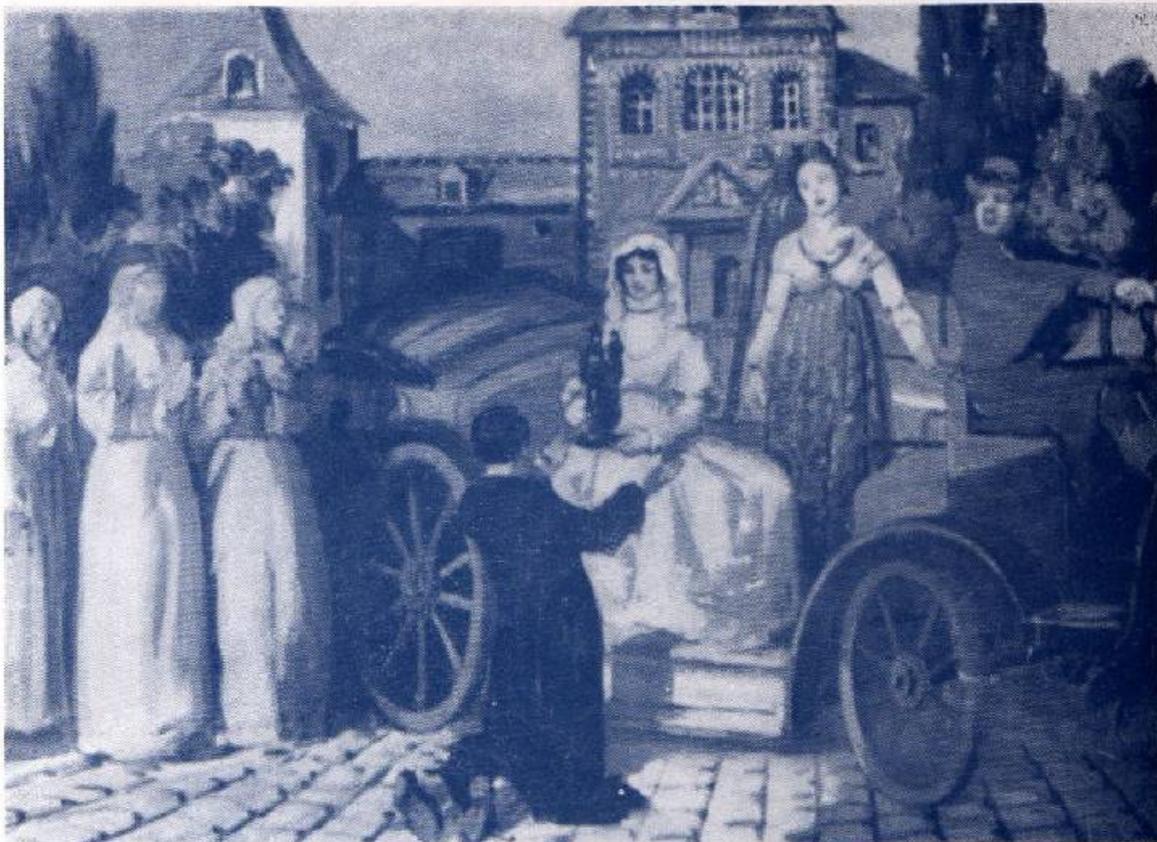
(Constitution Dogmatique "De Ecclesia" Ch. VIII - 69)

*Priez pour Paix, douce Vierge Marie,
Reine des Cieux et du monde Maître,
Faites prier, par votre courtoisie,
Saints et Saintes et prenez votre adresse
Vers votre Fils, requerrant sa Hautesse
Qu'il lui plaise son peuple regarder
Que de son sang a voulu racheter
En déboutant guerre qui tout desvoye ;
De prières ne vous veuillez lasser
Priez pour Paix, le vray trésor de joie.
Charles d'Orléans (1391-1465).*



C'est la Paix que nous vous souhaitons !...

S. S. Paul VI, 1^{er} janvier 1968.



6 mai 1806 : Notre-Dame-de-Paix arrive à Picpus...

(Aquarelle de Eugène Labreux, restaurateur des peintures de Versailles.)



REINE DE LA PAIX, PRIEZ POUR NOUS.

Au cours de la première guerre mondiale, l'Eglise ajouta « un anneau de plus à la chaîne d'or des Litanies de Lorette ».

Dès novembre 1915, plusieurs Evêques adressèrent au Saint Père une supplique. Ils désiraient que, dans la récitation des Litanies, l'invocation Reine du T.-S. Rosaire fût suivie de la nouvelle invocation Regina Pacis, Ora Pro Nobis, Reine de Paix, priez pour nous. Le 16 novembre 1915 l'autorisation leur fut donnée pour leurs Diocèses. La Congrégation des Sacrés-Cœurs avait cette autorisation depuis le 9 juillet 1839.

En 1917, le 5 mai — anniversaire de la victoire de Lépante — Sa Sainteté Benoit XV rendait cette invocation officielle pour le monde entier.

« Que cette pieuse invocation monte de tous les coins de la terre. Qu'elle monte vers Marie qui est Mère de Miséricorde et toute puissante par grâce, qu'elle l'amène à obtenir au monde bouleversé la Paix demandée et qu'elle rappelle ensuite aux siècles futurs l'efficacité de sa médiation. »

(S. S. BENOIT XV).

NOTRE-DAME DE PAIX DE PICPUS

Depuis le 6 mai 1806, l'invocation : « Notre-Dame de Paix priez pour nous », s'élève, jour et nuit, dans la Chapelle des Religieuses des Sacrés-Cœurs, 35, rue de Picpus à Paris.

A cette date, en effet, la Bonne Mère, Henriette Aymer de la Chevalerie, Fondatrice avec le P. Coudrin de la Congrégation des Sacrés-Cœurs, reçut un don précieux : la Statue Miraculeuse de Notre-Dame de Paix.

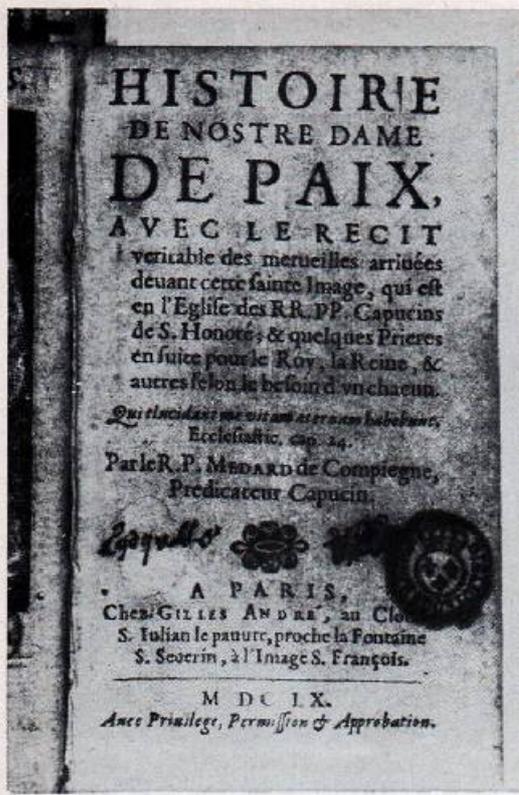
Pénétrez dans la Chapelle : une lampe rouge signale la présence réelle de Jésus au T.-S. Sacrement, et devant le tabernacle les Religieuses montent une garde d'amour et de réparation. Mais une autre lumière brille au pied d'une petite statue de bois : Notre-Dame de Paix, protectrice de toute la Congrégation des Sacrés-Cœurs de Picpus, Pères et Sœurs.

Elle reste ignorée de la plupart des Parisiens, et pourtant, cette Vierge était « la plus célèbre et la plus vénérée des Madones, à Paris, avant la Révolution » (P. Benoit-Joseph, Provincial des Capucins).

Son histoire va vous être contée. Puissiez-vous y trouver « un plaisir extrême » et recevoir la grâce d'une confiance sans bornes en la Vierge Mère de Dieu.

notre couverture ...

Aux Hawaii, les lauréates de l'Académie des Sacrés-Cœurs offrent leurs diplômes à Notre-Dame de Paix.



Notre-

◀ **LIVRE DU P. MÉDARD DE COMPIÈGNE.** — C'est un petit volume, 16 centimètres sur 10 centimètres; 216 pages. Il est devenu extrêmement rare. La Bibliothèque Nationale en possède un exemplaire : 8° LK7-6881. Publié en 1660. Le P. Médard de Compiègne prit l'habit en 1613 et mourut en 1669. Ces dates permettent de voir la valeur historique de son témoignage.

Ci-dessous : *Biographie du Duc de Joyeuse, publiée en 1662. À la page 151, il y est fait mention de Notre-Dame-de-Paix.*

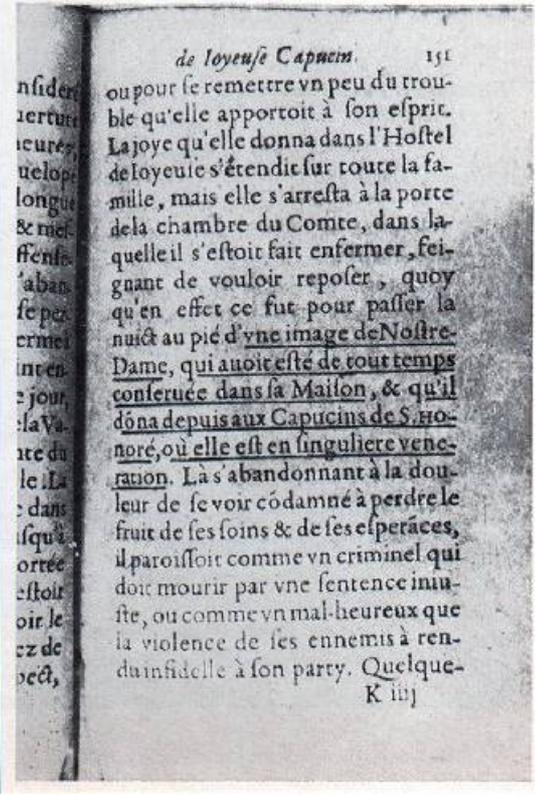
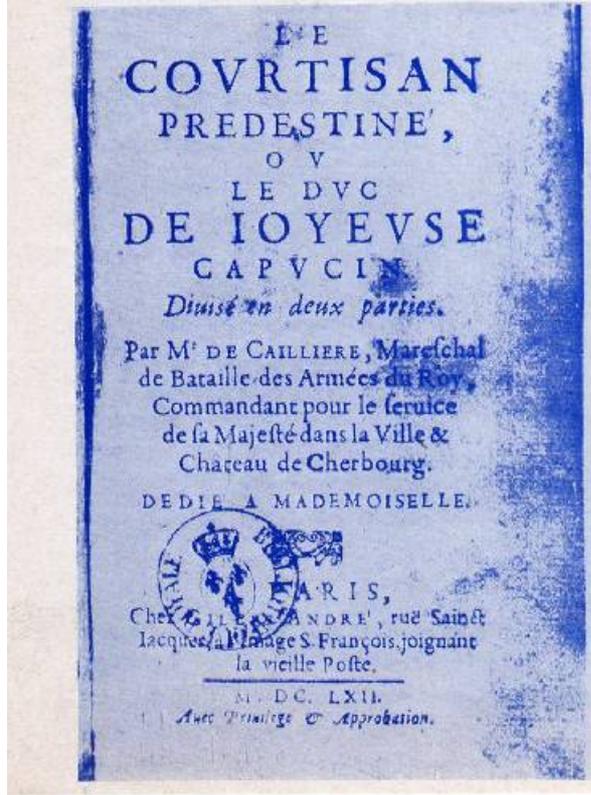
(voir en page 73)

LE premier texte connu concernant la Statue de Notre-Dame de Paix est un livre paru en 1660 :

« *Histoire de Notre-Dame de Paix avec le récit véritable des merveilles arrivées devant cette sainte image (qui est en l'Eglise des RR. PP. Capucins de Saint-Honoré, par le Père Médard de Compiègne, prédicateur Capucin.* »

Après un chapitre à la gloire de la Sainte Vierge, l'auteur aborde le problème : quelle est l'origine de cette statue ?

« L'antiquité, déclare-t-il, a quelque chose de vénérable : elle représente en terre l'éternité de Dieu. Mais cette antiquité éveille la curiosité des esprits. C'est ce qui arrive au sujet de la statue de N.-D. de Paix. « Quelle est son origine ? Où a-t-on trouvé cette image ? » Il est vrai qu'il est difficile de donner pleine satisfaction aux esprits à ce sujet. C'est une marque de son antiquité puisque l'envie des siècles nous en a ravi la connaissance. On assure que cette image est l'héritage de l'illustre *Maison de Joyeuse*, qui demeurait par succession



Dame-de-Paix



Eirénée et Ploutos



N.-D. de Paix



La Vierge d'Olivet

EIRÉNÉE et PLOUTOS. — Statue sculptée en 371 avant Jésus-Christ par Céphiosote, artiste Athénien, à l'occasion de la paix d'Athènes avec Sparte. C'est un groupe allégorique : la Paix est la mère de la richesse ; l'original a disparu ; il reste cette copie ancienne, actuellement à la Glyptothèque de Munich. La déesse est revêtue du chiton, la grande tunique grecque ; par-dessus, elle porte le peplos, c'est-à-dire le manteau. Ses pieds sont nus dans les sandales. Sa coiffure est celle des femmes grecques

de l'époque. Ploutos est également nu-tête avec les cheveux bouclés. Le P. Godefroy signale cette statue dans son ouvrage. Il est intéressant de la rapprocher de la statue de N.-D. de Paix.

Céphiosote rappelle Phidias pour le costume, l'attitude, la majesté. Déjà il est précurseur de Praxitèle : un sentiment de sollicitude maternelle s'exprime sur le visage de la déesse.

VIERGE D'OLIVET, STATUE D'ÉPOQUE RENAISSANCE. — Trouvée au

château d'Olivet, en marbre blanc, attribuée à Michel Colombe. Majesté douce et sereine, s'harmonisant avec une expression grave. Le voile est ramené en avant, formant un fichu retenu par un fermoir.

Mais le costume est plus grec dans l'ensemble que celui de N.-D. de Paix : chiton, peplos, pas de casaquin.

Ses traits sont empreints de la grâce angevine : ceux de la Madone des Joyeuses ont toute la pureté et la gravité attique.

à celui des enfants de cette illustre famille qui avait le plus de dévotion à la conserver... Je vous dis ce que j'ai trouvé par écrit... »

S'appuyant sur ce texte du bon religieux, une tradition, sans fondement historique, a fait remonter au

XIII^e siècle, voire au XII^e, l'origine de la statue. C'était la croyance générale à l'époque des fondateurs de la Congrégation des Sacrés-Cœurs. Dans une brochure parue en 1837, le P. Hilarion, ss. cc., déclare : « On ne sait pas dans quel siècle cette pieuse image a

été faite, mais son antiquité ne peut être révoquée en doute. »

Heureusement, malgré l'absence de toute pièce d'Archives mentionnant une date, la statue possède des caractères intrinsèques, révélateurs de l'époque à laquelle elle fut sculptée.

Sous les feux de la critique...

Le R. P. Godefroy, Archiviste Capucin, a réalisé en 1935 un travail très documenté, brochure d'une soixantaine de pages : *Notre-Dame de Paix — Etude historique, artistique et critique.*

Dans ses investigations savantes, il étudie, en détails, le costume de la statue, et montre comment elle présente tous les caractères de la Renaissance Française. Écoutons l'historien de la Madone :

« En Provence, en Languedoc, en Aquitaine, la civilisation romaine avait laissé son empreinte... A la Renaissance, de nombreux artistes méridionaux se mirent à œuvrer d'après le canon d'Athènes et de Sparte. L'un d'eux entreprend de sculpter, en plein bois, sans doute sur commande, une statuette de la Madone. Artiste, il veut sa Vierge plus belle qu'une déesse. Français, dégouté des horreurs d'une guerre renaissante, il la conçoit comme une apparition de la Paix. Double dessein facile à réaliser pour un sculpteur languedocien. Les modèles foisonnent... Sur de nombreuses médailles figure *Eirénée*, déesse de la Paix, tenant en sa main droite une branche d'olivier et supportant sur son bras gauche *Ploutos*, dieu des richesses, encore enfant.

(L'allégorié est facile à comprendre : la Paix engendre la richesse...)

Inspiré par la grâce de ces antiques simulacres, l'artiste se met à l'œuvre. Sa *Vierge* est de petite taille — 33 cm, piédestal non compris — mais que son aspect est charmeur !

Marie, légèrement hanchée à gauche, est vêtue du *chiton*, la tunique grecque, plissée et fermée. Ce vêtement tombe jusqu'aux pieds, découverts, chaussés de sandales, forme romaine. Jusque-là, rien que d'antique. Mais l'artiste n'est pas un compatriote de *Céphissodote l'Ancien* ; c'est un sculpteur de la Renaissance et un Français du XVI^e siècle. Aussi, détail naïf et charmant, revêt-il sa Madone, par-dessus son *chiton*, d'un *casquin Renaissance*, décollé en carré, lacé jusqu'à la taille... Les manches font kimono... En outre, l'artiste a jeté sur les épaules de Marie, selon la mode du temps, un fichu, très légèrement drapé, aux pans noués sur la poitrine et tombant court.

Le reste du costume est spécifiquement grec. Marie se drape dans un *peplos* bordé d'un tuyauté aranéen. Roulé autour du bras gauche, ce manteau laisse le bras droit libre et découvert.

Dans sa main droite, la Madone tient une branche d'olivier. Sur son

bras gauche, repose, vêtu d'une chemise froncée, l'Enfant Jésus, bras tendus. Le Sauveur, tête nue, cheveux frisés, serre dans sa main droite la Croix, et dans sa main gauche supporte le Globe du Monde.

La Vierge, elle aussi, porte, à l'Antique, le chef découvert... mais sa coiffure offre une note Renaissance... »

Les cheveux de la Vierge, séparés sur le devant, s'étagent en deux nattes de chaque côté de la tête... Elles forment un chignon à l'arrière et retombent sur le dos en une natte unique. En outre, une cinquième natte, partant de la nuque et formant auréole est nouée sur le milieu de la tête, en avant. « Son travail terminé,

le sculpteur, en contemplant sa Vierge au profil grec et au symbolisme chrétien si pacifiquement souligné, put être fier de son œuvre. Il avait matérialisé son idéal. » Mais au profit de qui ? Sans aucun doute pour la famille de Joyeuse, comme le déclare le P. Médard.

Et le Père Godefroy, concluant sa recherche, affirme que la Vierge date du XVI^e siècle. Ne pourrait-on pas lui donner comme date : l'année 1518 ? Et le Père Capucin de faire une gracieuse hypothèse : ce serait peut-être le cadeau offert par *Messire Jean de Joyeuse* à sa fiancée *Françoise de Voisins* à l'époque de leur mariage : 1518.

Au soleil du



CHATEAU DE COUIZA. — Posé comme un gâteau sur les bords de l'Aude, déclarent les guides de tourisme. Construction Renaissance.

Château disposé en carré : les angles sont flanqués de tours robustes. Cour intérieure. — La tourelle d'angle sert pour abriter l'escalier.

Cloître. — Fermé du côté de la rue, ouvert sur la cour intérieure, il permet de se promener en été à l'abri du soleil et des passants.

M. Mesuret, Conservateur de plusieurs Musées à Toulouse, interrogé par lettre, au sujet de Notre-Dame de Paix, après avoir examiné une série de photos, a déclaré :

« J'ai lu avec intérêt l'argumenta-

tion du P. Godefroy. Je mettrai cette image dans le deuxième quart du XVI^e siècle, ce qui correspond à la fois au style et au costume ; remarquez les épaulettes à lambrequins et le chignon. Je la juge tout à fait Toulousaine ou au moins Languedocienne, mais il n'est pas possible de donner une attribution, car l'œuvre a été décapée, donc mutilée. L'étude de la ronde-bosse autant qu'on puisse la faire sur des photographies montre par son caractère *lâchée* que la taille du bois n'était destinée qu'à porter la préparation de la polychromie. Sur les deux versants des Pyrénées, les sculptures de cette époque sont toujours dorées, étoffées et incarnées. Voyez ce que dit saint Jean de la Croix dans *Vive Flamme d'Amour*,

str. III verset 3. Le peintre avait toujours le dernier mot. L'or et les couleurs étaient portés par une préparation de quelques millimètres d'épaisseur. Le coloris accentuait ou diminuait les volumes, et le caractère de l'œuvre était modifié. Regardez le profil de la Vierge et vous comprendrez que le décapage ne laisse subsister qu'une œuvre préparée dont nous ne pouvons savoir l'état définitif. » (Lettre du 1^{er} mai 1956).

Le texte de saint Jean de la Croix dont il est fait mention est une comparaison entre le Directeur Spirituel et le Sculpteur :

« Vous ne savez qu'ébaucher une âme... ou tout au plus la sculpter en

Midi

l'exerçant par des saintes méditations, comment la conduirez-vous jusqu'à la perfection où elle doit recevoir une ravissante peinture... Ce n'est pas assez de sculpter et de donner une forme : il s'agit de l'œuvre de Dieu, que Dieu lui-même et lui seul peut accomplir en elle... A quelle époque, à quelle phase de sa vie spirituelle permettez-vous à l'Artiste Divin de la peindre ? »

Ajoutons qu'une gravure du XVII^e siècle, dont M. Mesuret n'avait pas eu communication, confirme son opinion : la Vierge est représentée habillée *comme les Madones du Midi*.

Nous pouvons conclure en toute certitude : la statue a été sculptée dans le Languedoc à l'époque de la Renaissance Française par un artiste inconnu. Elle était primitivement peinte et habillée. L'œuvre a été décapée.

Date de Naissance ?... Vers 1518, d'après le P. Godefroy. Entre 1525 et 1550, d'après M. Mesuret...

Présumons donc que la statue a été œuvre, pour la famille de Joyeuse, à une époque voisine de 1530.

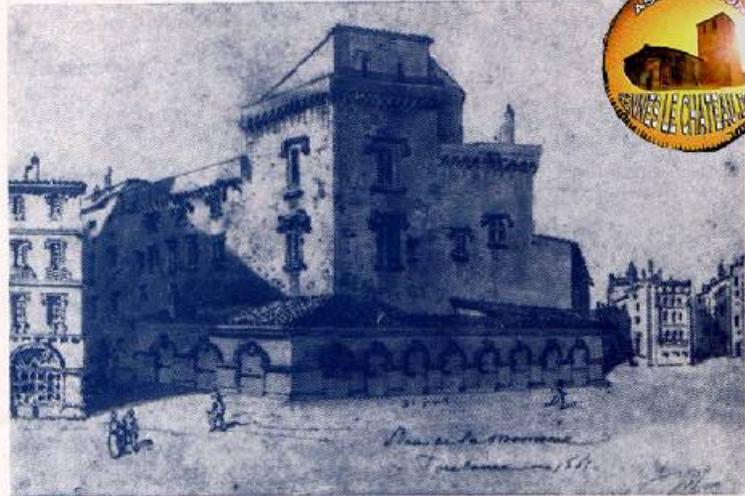
Châtelaine de Couiza

L'Histoire de la Vierge va maintenant être intimement unie à l'Histoire de la Famille des Joyeuse.

Les Joyeuse... Ce nom vient-il de la fameuse épée de Charlemagne ? Ce ne serait qu'une légende, disent les critiques.

Berceau de la famille, le *Château de Joyeuse*, manoir du XII^e siècle, dans l'Ardèche, a perdu sa gloire ancienne. Il est, de nos jours devenu simple atelier de soieries.

Dès 1518, Jean de Joyeuse déserta la vieille demeure. François de Voisins lui avait apporté en dot le *Château*



Toulouse : Hôtel de la Trésorerie.

(Estampe ancienne)

teau de Couiza, au diocèse d'Alet, dans le Bas-Languedoc : les jeunes époux vinrent s'y installer. Cette belle construction Renaissance offrait un aspect un peu sévère avec son encinte rectangulaire flanquée de tours aux quatre coins. Mais les cours intérieures avec leurs cloîtres et leurs escaliers en tourelles d'angles, faisaient du château un lieu de séjour des plus agréables.

Quelques années plus tard, vers 1530 la Madone, nouvellement sculptée, faisait son entrée au Foyer. Le Château de Couiza fut donc la première résidence de Notre-Dame de Paix. On imagine bien qu'elle fut Reine en ce manoir !

De son mariage avec Jean de Joyeuse, François de Voisins eut deux fils. Selon la coutume de l'époque, l'aîné fut destiné à l'Armée, le second, Guillaume serait « d'Eglise ». Il n'avait pourtant aucune vocation ecclésiastique. Aussi, à la mort de son frère, fut-il très heureux de pouvoir changer l'orientation de sa vie. Il n'avait pas encore reçu, dit-on, les Ordres Sacrés. A son tour, il embrassa la carrière des Armes. En cette même année 1557, il épousait Marie de Batarnay, belle-sœur du Connétable de Montmorency. La Vierge de Joyeuse devint sa part d'héritage.

Citadine à Toulouse

Nommé Gouverneur du Languedoc en 1561, Guillaume de Joyeuse vint prendre son Commandement en l'Hôtel de la Trésorerie. Cette habitation fut transformée au cours des siècles. Une estampe ancienne nous montre sa tour carrée et ses deux ailes cantonnées de machicoulis. Le Roi

Louis XI y avait logé en 1463, à son passage en la ville de Toulouse ; mais la plus grande gloire de cet Hôtel, c'est d'avoir été un sanctuaire pour Notre-Dame de Paix.

Sept fils naquirent du mariage de Guillaume avec Marie de Batarnay. Dans le Palais du Gouverneur, ils grandissent, recevant de leur mère une profonde éducation chrétienne. Aux pieds de la Madone, ils apprennent comment il leur faut, toujours, se conduire en vrais Chevaliers de Marie.

Parmi ces enfants, deux moururent jeunes, les cinq autres : Anne, François, Henri, Scipion et Claude eurent de glorieuses carrières.

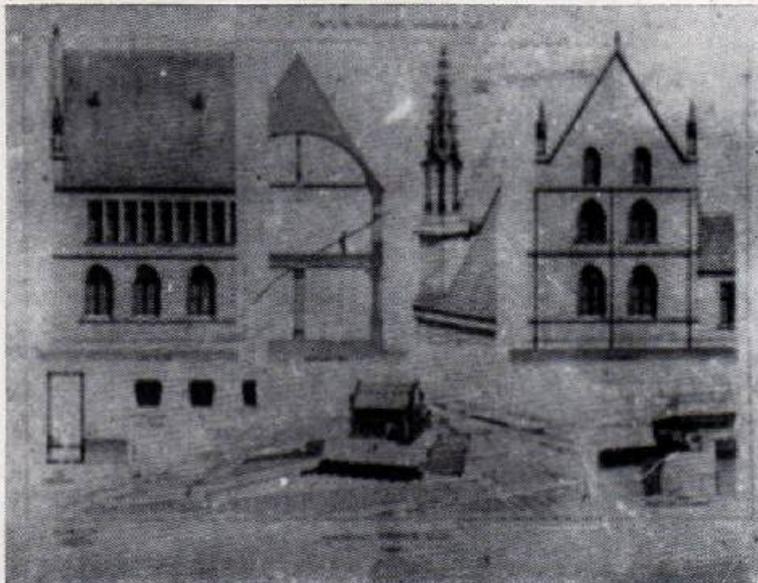
De tous les fils, le plus religieux était le jeune Henri né en 1563. Il se plaisait à visiter les Cordeliers en leur Couvent, assistait aux offices et caressait un grand rêve : devenir Novice et passer toute son-existence sous l'habit de saint François. En 1576, il avait alors treize ans, il manifeste à ses parents son ardent désir. Il était vraiment trop jeune pour prendre une telle décision ! Son Père fut inexorable : et décida de l'envoyer à Paris ; cela le détournerait de ses projets : il s'en irait au Collège de Navarre avec ses frères François et Scipion. Tous trois termineraient leurs études avant de rejoindre le frère aîné, Anne, déjà en bonne place à la Cour du Roi.

Il fallut obéir. Pour consoler son fils, Marie de Batarnay lui remit la statuette de N.-D. de Paix, son plus cher trésor !

Cahors, Limoges, Orléans... quinze jours de route à travers la France pour gagner Paris : longue procession mariale.

Vers la mi-novembre 1576, Notre-Dame de Paix faisait son entrée dans la Capitale.

Arrivée à Paris



COLLÈGE DE NAVARRE. — Fondé en 1304 par Jeanne de Navarre, sur la Montagne Sainte-Geneviève, derrière le Panthéon, pour les étudiants du Midi.

Ce dessin d'architecte montre l'aspect général. Napoléon établit dans ce Collège l'École Polytechnique en 1805. Actuellement, il ne reste de l'Ancien Collège de Navarre qu'une façade, reconstruite sous Louis XI. Elle fait partie du Pavillon Foch.

Au Collège de Navarre

Le Collège de Navarre, fondé par Jeanne de Navarre en 1304, était destiné à recevoir à Paris les étudiants de Navarre et du Midi de la France. Il n'en reste qu'un seul vestige : une façade reconstruite sous Louis XI. L'emplacement est celui de l'École Polytechnique, derrière le Panthéon.

Ce fut la troisième demeure où séjourna la Statue de Marie. Sous la protection de sa Madone, les jours passèrent pour Henri, dans la piété et le travail.

Après leurs années d'études, les jeunes gens furent admis à la Cour.



ANNE DE JOYEUSE. — L'aîné de la famille, le grand favori. Il prit part en 1579, avec son jeune frère Henri, alors âgé de 16 ans et demi au siège de La Fère contre les protestants, et le courage des deux Seigneurs fut remarqué.

Le Roi lui donna en mariage la demi-sœur de la Reine, fille du Duc de Lorraine.

Anne fut le premier Duc de Joyeuse. Il tomba sur le champ de bataille à Coutras, en 1587, avec son frère Claude, âgé de seize ans.

En l'hôtel du Bouchage



L'an 1582 marque un apogée de gloire pour la famille de Joyeuse. Le père, Guillaume de Joyeuse, Gouverneur du Languedoc est promu Maréchal de France : l'aîné des fils, Anne, grand favori du Roi Henri III, après avoir épousé Marguerite de Lorraine, demi-sœur de la Reine, reçoit le titre d'Amiral. Peu après, le Roi érigea pour lui en Duché le comté de Joyeuse : Anne sera le premier Duc de Joyeuse.

Quant à François, destiné depuis son enfance à l'état ecclésiastique, comme cadet, il reçoit l'Archevêché de Narbonne. L'an suivant il sera créé Cardinal.



FRANÇOIS DE JOYEUSE. — Destiné dès son jeune âge à l'état ecclésiastique. A vingt ans, il est Archevêque de Narbonne. A cette époque les titres précédaient souvent l'ordination : les revenus seuls étaient en jeu.

L'année suivante, il est Cardinal : Archevêque de Toulouse en 1584.

C'est lui qui fit à Rome les négociations pour la réconciliation du Roi Henri IV avec le Saint-Siège.

En 1600, il est délégué par le Roi pour recevoir, à Marseille, Marie de Médicis arrivant pour son mariage.

En 1601, il tient sur les Fonts Baptismaux le futur Louis XIII.

En 1604, il est nommé Archevêque de Rouen.

En 1610, il couronne Marie de Médicis à Saint-Denis.

En 1614, il sacre Louis XIII à Reims.

L'année suivante, il retourne à Dieu à cinquante-trois ans, doyen des Cardinaux. Bien qu'il fût entré dans les Ordres par la volonté de ses parents, il se montra toujours soucieux de son devoir pastoral : il fonda à Pontoise un des premiers séminaires. Très charitable, il mérita le nom glorieux de Père des Pauvres.

Enfant, il avait prié près de Notre-Dame de Paix.

Pour Henri, c'est une brillante carrière à la Cour, qui s'ouvre devant lui. A peine âgé de dix-neuf ans, il reçoit une haute fonction : il est Grand Maître de la Garde-Robe Royale. Il porte le titre de Comte de Batarnay et habite chez son frère François en son Hôtel du Bouchage, tout près du Louvre — actuel emplacement du Temple de l'Oratoire — Quand François est créé Cardinal, il devient à son tour Comte du Bouchage.

Au milieu des plaisirs de la Cour, il continue sa vie de solide piété. Notre-Dame de Paix est à la place d'honneur dans ses appartements. Il passe de longues heures auprès d'elle et la « consulte pour ses moindres démarches. »



HENRI III. — Le dernier des Valois. Roi, chrétien de nom, d'une piété fantasque, manquant d'équilibre. Il vivait au Louvre, entouré d'une troupe de jeunes gens, ses mignons, dans une existence de plaisirs.



X HENRI DE JOYEUSE. — Né en 1563. Quitta Toulouse à treize ans, en 1576, pour aller à Paris au Collège de Navarre, emportant dans ses bagages la statue de N.-D. de Paix.

En 1579, il fait campagne, commande une compagnie de chevaux-légers.

Le 28 novembre 1582 il épouse Catherine de La Valette.

En décembre 1585, naissance de sa fille Henriette-Catherine.

Le 8 août 1587 il perd sa femme Catherine.

1587 : il entre chez les Capucins, rue Saint-Honoré.

1588 : il part en Italie.

1592 : retour en France ; mort de son Père et de son frère Scipion.

Il obtient du Pape l'autorisation de prendre le commandement des troupes catholiques du Languedoc, il est nommé Maréchal.

1596 : il retourne à la Cour, avec Henri IV.

1599 : il reprend la bure de Capucin.

Il meurt en 1608.

La réflexion du Roi qui détermina son retour dans le cloître est racontée de diverses manières : mais le fond est partout le même.

Tout proche de l'Hôtel du Bouchage, rue Saint-Honoré, s'élève un couvent de Capucins. Dès que le service du Roi lui laisse quelque liberté, Henri s'empresse d'aller assister aux Offices dans leur Chapelle.

Le Roi est inquiet de cette dévotion extraordinaire, il devine les aspirations du jeune Seigneur. Il veut le retenir à la Cour. Aussi le convoque-t-il un jour pour lui intimer son vouloir : Henri devra épouser, sans retard, Catherine de La Valette, sœur d'un courtisan, une jeune fille douée

de toutes les qualités qu'il peut désirer.

Angoisse et douleur du pauvre Henri de Joyeuse ! D'un côté ses désirs d'une vie toute consacrée à Dieu... de l'autre... les ordres du Roi. Son biographe Caillière dans l'ouvrage paru en 1662, *Le Courtisan Prédestiné*, après avoir décrit la joie causée dans la famille par l'annonce de cette alliance illustre, ajoute cette page : « La joie qu'elle donna dans l'Hôtel de Joyeuse s'étendit sur toute la famille mais elle s'arrêta à la porte de la chambre du Comte dans laquelle il s'était fait enfermer feignant de vouloir reposer, quoiqu'en effet ce fut pour passer la nuit au pied d'une image de Notre Dame qui avait été de tout temps conservée dans sa maison et qu'il donna depuis aux Capucins de Saint-Honoré où elle est en singulière vénération. Là, s'abandonnant à la douleur de se voir condamné à perdre le fruit de ses soins et de ses espérances, il paraissait comme un criminel qui doit mourir par une sentence inique ou comme un malheureux que la violence a rendu infidèle à son parti. »

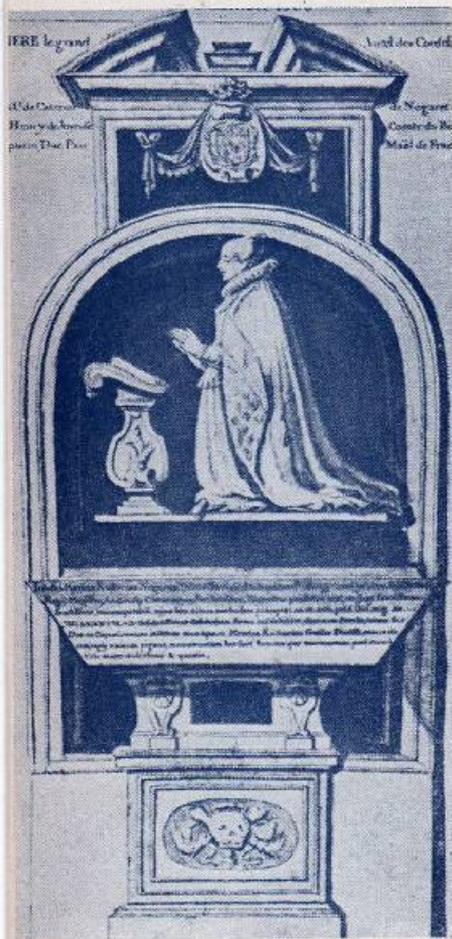
Après cette veillée de prières et de larmes devant la Madone, Henri dut se résigner et donner son consentement aux volontés royales. Le 28 novembre 1582, il épousait Catherine de La Valette.

Femme de haute noblesse et de grande vertu, Catherine eut vite fait de gagner le cœur du Comte. Elle partageait sa foi chrétienne. Avec Henri, elle priait la Vierge des Joyeuse. Avec Henri, elle assistait aux Offices.

Les jeunes époux décidèrent de s'installer rue Saint-Honoré dans un hôtel contigu au Monastère des Capucins. Dans ce nouveau logis fut élevée une petite chapelle en l'honneur de N.-D. de Paix. Chaque jour les Minimes venaient y célébrer la Messe.

1585. — Un enfant était attendu : c'était grande joie. Sur ces entrefaites le Comte est nommé par le Roi, Gouverneur de l'Anjou, il doit rejoindre son poste : il laisse à Paris sa jeune femme, et part guerroyer contre les protestants. En décembre 1585, le Roi le rappelle à Paris. En route, il apprend la naissance de sa fille Henriette-Catherine, dont le nom symbolise bien l'union profonde des parents. Henri fait hâte pour rejoindre son foyer, mais voici qu'un nouvel ordre royal l'arrête : il lui faut prendre immédiatement le commandement de la Touraine et du Perche. En février 1586 seulement, il rejoint Paris tout heureux de retrouver la Comtesse et de faire connaissance avec sa petite fille.

C'est pour lui le plein bonheur, semble-t-il ! Pourtant Henri de Joyeuse garde au fond du cœur une nostalgie grandissante. Il avait entendu l'appel de Dieu, il n'avait pas répondu. Un soir, il se décide enfin



TOMBEAU DE CATHERINE DE LA VALLETTE, COMTESSE DU BOUCHAGE Dans l'église des Cordeliers.

Le monument fut élevé par les soins de sa fille Henriette-Catherine : La Comtesse est représentée à genoux, les mains jointes tenant un livre d'heures posé sur un pupitre richement sculpté. Au-dessus du plein cintre : les armes des Joyeuse et des La Vallette. Catherine est en grand costume de Cour.

L'inscription se termine par ces mots : Ave Mater Dulcissima et Quiesce : « Salut, Mère très douce, repose en paix. »

HENRIETTE - CATHERINE DE JOYEUSE, NÉE EN 1585. — Epouse en premières noces Henri de Bourbon, Comte de Montpensier. Elle en eut une fille : Marie de Bourbon Montpensier qui épousa en 1626 Gaston d'Orléans, le frère de Louis XIII.

[La Duchesse d'Orléans mourut en 1627, trois jours après avoir donné naissance à une fille : Anne Marie-

Louise d'Orléans, duchesse de Montpensier, qui devint la célèbre « Grande Mademoiselle ». Elle était l'arrière petite-fille du Père Ange de Joyeuse.]

En 1611, Henriette-Catherine de Joyeuse épousait en deuxième noces Charles de Lorraine, Duc de Guise. En 1615 elle eut une fille : Marie de Lorraine. C'est elle qui fit construire la Chapelle pour Notre-Dame de Paix, la Vierge de son grand-père.

et ouvre à Catherine le fond de son cœur « Dieu lui avait inspiré le désir d'être Religieux ». Emotion de la jeune femme. N'avait-elle pas, elle aussi rêvé du cloître ?

A genoux devant la Vierge, ils se mettent en prière, et aux pieds de N.-D. de Paix ils font le vœu suivant : aussitôt que l'un des deux mourrait, le second se consacrerait à Dieu dans la vie religieuse. Henri retrouve la paix.

Mais jour par jour la santé de la Comtesse décline et son état devient alarmant. Tous les soins sont impuissants. Le 8 août 1587, Catherine s'éteint doucement entre les bras de son mari. « Dieu, murmure-t-elle, veut que je meure votre femme, et que vous, vous soyez bon Religieux. Nous nous retrouverons en Paradis. »

Accablé de douleur, Henri ne trouve de consolation qu'auprès de sa Madone. Quand le Roi vint le visiter, il trouva le Comte à genoux dans son Oratoire.

La Comtesse du Bouchage fut inhumée dans l'église des Cordeliers. Plus tard, un monument fut élevé par les soins de sa fille,

Seigneur, tu as rompu mes liens

Trois semaines après la mort de la Comtesse, Henri écrit à sa mère : il va lui confier sa fille, la petite Henriette-Catherine âgée de vingt mois. Désormais, il serait libre. Son biographe Caillièrre nous le montre, ouvrant par trois fois son livre d'Heures et y rencontrant toujours ce même verset des Psaumes : *Dirupisti vincula mea.* « Seigneur tu as rompu mes liens. »

Sa décision est prise. Le 4 septembre 1587, vers minuit, il se présente au couvent des Capucins. A la stupeur du valet de chambre qui l'escorte, il entre dans le chœur des moines, se met à genoux devant le Supérieur et demande l'habit de novice. Il quitte son écarlate. Il revêt la robe de bure, on lui coupe les cheveux, on lui fait la couronne.

Le Comte du Bouchage, grand Maître de la Garde-Robe Royale, Gou-

verneur de l'Anjou, de la Touraine et du Perche, Chevalier de l'Ordre du Saint-Esprit, est devenu simple novice dans l'ordre des Frères Mineurs.

Grand bruit dans Paris le lendemain ! Fureur du Roi. Il vint en personne au couvent. Il exigeait qu'on ôtat l'habit au Comte. Le Supérieur du monastère fut catégorique : Henri, entré par sa propre volonté, était libre de partir. Il n'avait pris aucun engagement, mais lui, Supérieur, ne pouvait s'opposer à l'appel de Dieu. Le Roi voulut voir le Novice. On le lui accorda. Henri de Joyeuse ne fléchit pas devant les assauts. Cette fois, le Roi dut s'incliner et accepter la volonté de Dieu.

Dès le lendemain de son admission, Henri se voit soumis aux occupations les plus ordinaires : vaisselle, balayage, travaux du jardin ; il embrasse avec courage toutes les observances de la vie monastique.

La huitième guerre de religion déchire la France : Henri III, Henri de Navarre, Henri de Guise sont en lutte.

20 octobre 1587 : bataille de Coutras. C'est le Béarnais qui triomphe. Le Duc Anne de Joyeuse, qui commande les troupes royales, est encerclé par les Huguenots avec son jeune frère Claude, âgé de seize ans. — « Du courage ! mon petit frère. En avez-vous ? — Oui, mon frère, j'en ai. » Tous les deux tombent frappés à mort.

Dans la chapelle des Capucins on ramène les corps : un Service Funèbre est célébré. « Henri, dit son biographe, supporta ce coup avec une énergie qui étonna. »



Le Père Ange de Joyeuse.

Le 4 septembre 1588, le Novice faisait profession sous le nom de Frère Ange. Selon la Règle, il rédigea son testament. De son hôtel il fit deux lots. Il laissait aux Capucins la partie la plus proche du couvent avec la Chapelle de Notre-Dame de Paix; le reste reviendrait aux Minimes.

La Vierge des Joyeuse devenait Capucine.

En France les heures sont tragiques : Henri de Guise vient d'être assassiné. Les Supérieurs jugent utile d'envoyer le Frère Ange en Italie « loin des affaires et turbulences du monde » pour parfaire ses études religieuses. Après un pénible voyage, il arrive en avril 1589 dans la ville des Doges. C'est là qu'il étudiera la Théologie et recevra l'Ordination Sacerdotale.

En 1592, Henri de Joyeuse, le Père Ange, va rejoindre la Provence, puis il est désigné pour la Maison de Toulouse.

Il arrive en pleine guerre : depuis l'assassinat du Roi Henri III, la Ligue est en lutte contre le Roi de Navarre.

Maréchal

En cette année 1592, Dieu rappelle à lui le vieux Maréchal de Joyeuse chef de la famille. Son fils Scipion lui succède comme chef des troupes catholiques. Au siège de Villemur il est vaincu. Il doit battre en retraite et se noie en traversant le Tarn. C'est un désastre pour l'Armée du Languedoc : personne n'est capable de prendre le Commandement !

Spontanément, les coeurs se tournent vers Henri de Joyeuse, mais il est moine ! Qu'importe ! la situation est très grave. Les capitouls envoient un message au Saint-Père. S.S. Clément VIII donnera toutes les dispenses nécessaires. Le Père Ange sort de son couvent et prend la cuirasse. Duc de Joyeuse par la mort de son frère, il est nommé par Mayenne Maréchal des Armées du Midi et il combat les « Royaux ».

En 1593, Henri IV prononce son abjuration. En 1596, le Duc de Joyeuse envoie sa soumission. Le Bon Roi ne garde pas rancune à son ancien adversaire. Bien au contraire. Il le confirme dans son titre de Maréchal et le retient près de lui à la Cour. Le Duc retrouve la vie mondaine, il s'y plaît. Il a 33 ans, la faveur royale, une existence brillante. Songe-t-il encore au cloître et à la bure ?

Paris, 1599

Trois années se succèdent dans les fêtes de la Cour. Henri de Joyeuse avait-il définitivement renié son idéal ? Que se passait-il dans sa conscience de gentilhomme ? Nous l'ignorons. Mais, bien certainement, la Vierge n'avait pas oublié son fidèle Chevalier. La Reine de Paix préparait

la Victoire. Une boutade du Roi Henri IV, ce fut le moyen providentiel par lequel la Grâce triompha du Maréchal.

Le Roi Henri IV et le Duc de Joyeuse, se trouvaient un jour, dit la chronique, devisant à un balcon du Louvre. Le long du quai, quelques personnes vinrent à passer.

Henri IV se tourna vers le Duc : « Mon Cousin, à votre avis, que disent ces gens de vous et de moi ? »

— Sire, ils n'ont d'yeux que pour vous.

— Que non ! reprit le Roi. Ils disent de moi que je suis un Huguenot converti... et de vous... que vous êtes un Capucin renié ! » Coup de foudre — lumière. Comme saint Paul, le Duc fut terrassé. Décision prompte, il n'eut pas besoin d'un Ananie pour orienter sa vie. Il savait ce que Dieu voulait de lui. Il s'en vint frapper de nouveau à la porte des Capucins. Il reprit sa bure avec allégresse, à la stupefaction de toute la Ville. Le Roi ne put s'empêcher de dire « qu'un pareil effort de dévotion n'était pas une légère preuve de la Religion Catholique, et qu'un homme de la qualité du Père Ange, qui avait éprouvé la règle de saint François pendant cinq ans, s'en trouvant bien dispensé par le Pape, n'y serait pas rentré si le saint Esprit ne l'y avait conduit. »

Le Père Ange vécut en saint religieux dans la pauvreté et la pénitence, édifiant tous ceux qui l'avaient connu. Nommé Provincial de France, il part pour Rome afin d'assister à un Chapitre de son Ordre. Revenant à pied comme un vrai Capucin, il tombe malade et rend son âme à Dieu à Rivoli, dans un couvent de saint François. Il allait entrer dans sa 46^e année († 28 septembre 1608).

Sa fille Henriette-Catherine avait épousé le Duc de Bourbon-Montpensier. En cette même année 1608 elle eut la douleur de perdre son mari. On lui cacha pendant quelques mois la mort de son père. L'année suivante, elle ramena en France la dépouille mortelle du Père Ange et le fit inhumer aux Capucins.

Et la statue ?

Le Testament du Père Ange avait rendu Capucine, la Madone des Joyeuse. Qu'advenait-il de la statue ?

Les Capucins, voulant agrandir leur monastère, sont contraints de démolir l'Oratoire de la Madone. La façade demeura pourtant intacte et fut encastrée dans le mur « rue Saint-Honoré ». Au-dessus de la porte, désormais close, dans une petite niche creusée dans la pierre, fut installée l'image de la Vierge. Exposée à la vue du public, elle ne semble pas avoir, pendant de longues années, reçu beaucoup de témoignages de vénération de la part des Moines.

Dans l'obscurité et l'anonymat, elle passa une longue période : soixante-trois ans ! « Cependant, raconte le P. Médard, parmi les Religieux, il s'en trouva deux qui l'honoraient très filialement : le Fr. Antoine, tailleur de la Communauté et le bon Fr. Simon qui l'aidait dans son travail. Tous deux priaient souvent la Madone, se tournaient de son côté durant leur ouvrage, sortaient dans la rue pour déposer à ses pieds de petits bouquets. Cette Vierge, disaient-ils, leur tenait au cœur. Le Fr. Antoine affirmait qu'elle serait un jour en grande vénération et parlait avec assurance des nombreux miracles qui seraient accomplis devant elle. »

Parfois des passants s'arrêtaient pour une courte prière. La Vierge restait ignorée de la plupart.

Cependant une personne du dehors professait pour la Madone une tendre vénération : c'était la Marquise de Maignelay. Elle avait acheté la partie de l'hôtel de Joyeuse attenante au couvent et ce voisinage facilitait l'exercice de sa dévotion. Elle ne passait jamais devant la Vierge sans lui faire une prière, elle contribuait « à ses ornements » et chaque samedi faisait brûler devant la Mère de Dieu un gros cierge d'une livre.



LA MARQUISE DE MAIGNELAY appartenait à l'illustre famille des Gondi. Ses deux frères, revêtus de la dignité épiscopale se succédèrent sur le siège de Paris. Un autre frère, Général des Galères, grand ami de saint Vincent de Paul, devenu veuf, fut ordonné prêtre de l'Oratoire.

Elle-même, après la mort de son mari, vivait une existence toute de charité.

Les guerres extérieures succédaient aux guerres civiles. Le 3 février 1642, Mgr de Gondy, peut-être inspiré par la Marquise de Maignelay, demande des prières pour la Paix. Il accorde à ses diocésains une indulgence pour l'oraison :

Je vous salue très auguste Reine de Paix, très Sainte Mère de Dieu et vous prie par le Cœur Sacré de Jésus-Christ votre fils, Prince de paix, d'apaiser son ire et de nous obtenir de lui la paix tant désirée, suivie du « Souvenez-vous. »

Deux mois plus tard, nouvelle indulgence pour la prière : « O Glorieuse Mère de ce grand Prince de la Paix, obtenez-nous, par votre intercession, la Paix universelle. »

Les années passent. En 1650 la Marquise de Maignelay s'endort dans la Paix du Seigneur. Qui donc va la remplacer auprès de la Vierge ?

L'heure de Dieu

Dieu attendait son heure. Elle sonna soudain le 21 juillet 1651 veille de la fête de Sainte Magdeleine.

Ce jour-là, raconte le P. Médard, témoin oculaire, « chose admirable, par un ordre du Ciel, publié par la voix des petits enfants, quelques-uns s'assemblent qui chantent à gorge déployée des *Salve*, prosternés devant cette sainte image, pour honorer la Mère de Dieu. Ils crient si haut qu'ils se font entendre de la ville et des faubourgs. Les jeunes garçons s'assemblent, viennent par troupes, pieds nus, chantant les Litanies de la Vierge. Tout le monde accourt en si grande foule qu'à peine pouvait-on passer par la rue. Les malades ont la ferme croyance qu'ils retrouveront la santé en un lieu où personne encore n'était venu la demander. » L'affluence augmente, la nuit qui tombe n'arrête pas l'enthousiasme populaire. Le silence des Religieux est interrompu sans cesse par des cris « Miracle ! Miracle ! »

Les jours suivants, foule toujours plus nombreuse et plus ardente. Les guérisons se multiplient. Les Capucins veulent demeurer étrangers à tous ces événements. Mais plusieurs Curés de la ville demandent à l'Archevêque de transporter la statue dans un lieu plus honorable, on fait des projets pour enlever la Madone. « Alors, dit le P. Médard, menacés d'être dépossédés de leur Vierge les Capucins furent contraints de la transporter dans leur Eglise. Le 24 septembre 1651 les religieux, en procession, un cierge à la main, sortent rue Saint-Honoré. La Vierge est déposée près du Maître-Autel dans une chapelle à côté de la tombe du Père Ange. »

Voici que les pèlerinages continuent si nombreux que la Chapelle s'avère trop petite. Henriette-Catherine de

Joyeuse, devenue par un second mariage, Duchesse de Guise, promet de faire élever un vaste Sanctuaire pour la Madone de son père. La mort la surprend avant la réalisation de son vœu. Sa fille Marie de Guise exécute les intentions de sa mère.

« Cette chapelle étant achevée (1657) le jour est pris le neuvième de juillet, pour y placer l'Image de N.-D. de Paix. Tout Paris y aborde : Mgr le Nonce en veut faire l'Office : il dit la Messe solennelle assisté de la musique du Roi. Le Roi (Louis XIV) lui-même, la Reine (Anne d'Autriche), Mgr le Duc d'Anjou, avec toute la Cour, y assistent.

La Sainte Messe achevée, Mgr le Nonce prend la sainte Image sur le Grand Autel, la porte processionnellement à la Chapelle avec une dévotion qui ravissait tout le monde, elle est posée à sa place — au-dessus de l'Autel — et révérée de toutes les Cours Souveraines aussi bien que du Peuple. »

(P. Médard de Compiègne).



La plus vénérée des Madones, à Paris

Devenu célèbre, le pèlerinage va briller d'un nouvel éclat. 1658 : les troupes françaises font campagne dans la région du Nord. Le Roi Louis XIV, alors âgé de vingt ans, est aux armées avec le Cardinal de Mazarin. Durant le siège de Dunkerque, il réside à Calais avec le Ministre.

Le 14 juin 1658, Turenne remporte la victoire des Dunes. A la joie de ce triomphe succède l'angoisse. Le Roi est tombé malade et son état devient très vite alarmant.

La Reine Anne d'Autriche accourt à son chevet. Les médecins l'entourent. Le Cardinal Mazarin est dans la plus vive inquiétude. Comme il l'écrira plus tard, il avait des raisons qui l'obligeaient d'être inconsolable du malheur qui menaçait le Souverain. (Par précaution, il avait fait enlever ses trésors et ses meubles de sa maison.) *Mémoires de Mme de Motteville.*

Jour par jour, heure par heure presque, le Ministre tient au courant de la situation ses correspondants Turenne et Colbert.

La Reine a réclamé des prières dans toute la France. Le 7 juillet les Capucins reçoivent la nouvelle. Aussitôt les religieux adressent leurs supplications à la Vierge de Paix. Les personnes de la Cour se joignent à eux. On expose tous les jours le Saint Sacrement, on dit la Messe solennelle, on fait la procession. *Mme de Senecey*, ancienne Gouvernante du jeune Roi, et *Mme de Vendôme* sont assidues aux offices.

De Calais, le 8 juillet, au soir, le Cardinal Mazarin écrit à Turenne : « J'ai été en grande inquiétude depuis hier au soir, car le Roi a été fort mal. La douleur était universelle et chacun comptait que le mal prendrait plus de force, voyant que tous les remèdes et tant de saignées n'avaient rien opéré. Les médecins, qui sont au nombre de six, lui ont donné, à deux heures de l'après-midi une tisane avec du vin émétique. La fièvre a beaucoup diminué. Mais, quoique ces médecins disent, le mal est si grand et les circonstances si fâcheuses que j'appréhende fort l'événement. Vous pouvez vous imaginer avec quel cœur je vous écris cela. Mais il faut que je vous dise naïvement comme je pense et que vous soyez informé au vrai et avec ponctualité de ce qui se passe en une matière de cette conséquence. »

Cette lettre ne put prendre le départ le jour même, la marée n'ayant pas permis l'embarquement du courrier. Mazarin y ajouta le lendemain matin un *post-scriptum*. C'était le jour de la fête de Notre-Dame de Paix, 9 juillet. Continuons notre lecture :

« 8 heures du matin, addition du 9 juillet 1658.

« La marée n'ayant pas permis à ce garde de partir qu'à présent qui sont huit heures du matin du 9 du mois, j'ai la plus grande joie de vous dire que le Roi se porte beaucoup mieux et à un tel point que les médecins disent qu'il n'y reste presque plus rien à craindre. Je me réjouis avec vous de tout cœur des grandes apparences qu'il y a de la guérison du Roi. »



TABLEAU : EX-VOTO POUR LA GUÉRISON DU ROI LOUIS XIV. — Immense tableau attribué à Mignard (2 m 50 sur 4 m 81). Enlevé de la Chapelle des Capucins par les révolutionnaires, il devint « bien national ». Longtemps il figura au Musée de Compiègne ; depuis quelques années il a été transféré au Château de Versailles qui rassemble les souvenirs de Louis XIV. (Salles du rez-de-chaussée, ouvertes l'après-midi : côté vestibule de la Chapelle).

A droite du tableau, en haut : le Roi malade, sous la tente, à Calais. A son chevet : la Reine-Mère, le Cardinal Mazarin et son frère, le Duc d'Anjou.

Au centre : le portrait du Roi ; la France symbolisée par une femme au manteau fleurdelysé se tourne en pleurant (les larmes sont visibles sur le tableau) vers la Vierge, en lui montrant le Roi.

Dans le Ciel : Notre-Dame de Paix, en figure de Junon. Elle tient le rameau de Paix. L'Enfant Jésus, les yeux tournés vers elle, lui désigne le Roi malade. D'accord avec sa Mère, il est prêt à agir.

A terre, les Capucins prosternés implorent. D'autres personnes, figurant le peuple entier, prient, invoquant Marie. Au-dessus du lit Royal : l'Ange de la France montre le Roi à la Madone. Et au milieu du tableau : la Religion, symbolisée par une femme qui porte la chapelle des Capucins. Dans l'intérieur de cette chapelle on aperçoit deux cierges encadrant le Saint-Sacrement.

Mignard, courtisan et artiste, a su, dans sa composition, respecter les deux points de vue. Le Roi occupe le centre, mais les visages et les gestes convergent vers Notre-Dame de Paix.

La finesse des détails est remarquable : richesse des broderies, nattes de cheveux, vêtements rapiécés des Capucins, leur corde, les pavés du sol. Tout est reproduit avec le génie qui caractérise Mignard.

A J.-B. Colbert, le 9 juillet à 10 heures du matin, Mazarin envoie la lettre suivante : « Vous verrez par la lettre ci-jointe, comme nous respirons et les espérances que nous avons que Dieu sortira le Roi de cette fâcheuse maladie. Je vous prie de faire diligence à l'instant pour trouver ce gentilhomme qui partit hier soir d'ici pour aller à l'Armée d'Italie ; et comme il portait de mauvaises nouvelles de la santé du Roi, je voudrais bien que vous lui puissiez dire ce que je vous en écris à présent. »

Enfin le 10 juillet à 3 heures de l'après-midi, toujours à Colbert :
« Je ne puis m'empêcher de vous faire part de ma joie et de vous dire que Sa Majesté est tout à fait hors de danger. Tous les médecins en répondent unanimement. Il faut espérer que Dieu répandra plus que jamais ses bénédictions sur ce Royaume puisqu'il a plu à sa divine bonté de nous redonner le Roi. Je dis *re-donner*,

car on peut bien dire sans exagération qu'il est ressuscité. »

(Louis XIII avait fait un vœu à la Vierge avant la naissance de Louis XIV et lui avait consacré son Royaume : aussi Louis XIV reçut-il à son Baptême les noms : Louis-Dieu-donné).

Le 14 août 1658, le Roi rentre à Paris. Le lendemain, jour de l'Assomption sa première sortie est pour Notre-Dame de Paris.

« Le vendredi 16 août 1658 il vient à Notre-Dame de Paix pour lui rendre sa reconnaissance renouvelant ses protestations pour son service avec une dévotion extraordinaire »
(P. Médard de Compiègne).

Quant à la Reine-Mère, elle voulut laisser un ex-voto dans la Chapelle en action de grâces. Elle chargea Mignard d'exécuter un tableau représentant la maladie du Roi et les Capucins en prières devant la Vierge. Immense toile de 2 m. 50 sur 4 m. 81, chef-d'œuvre d'art et de composition.

Ce serait un témoignage pour les siècles futurs.

La guérison du Roi fit grand bruit. A Rome S.S. le Pape Alexandre VII voulut donner un gage de reconnaissance : il permit de célébrer chaque année le 9 juillet, dans la Chapelle des Capucins, en la fête de N.-D. de Paix, l'Office de la Conception, et il accorda pour ce jour une indulgence plénière. (Décret du 7 septembre 1658).

Centre de Pèlerinages

Rue Saint-Honoré, le Sanctuaire de Notre-Dame de Paix devient un centre de pèlerinages. Le 9 juillet, la foule se presse aux pieds de la Vierge.

Notre-Dame de Paix est invoquée pour la paix de la France, la paix du monde, la paix dans les familles, la paix du cœur ; « c'est elle qui remet les pauvres esprits dans la tranquillité, appliquant tous les remèdes convenables aux maux qui nous affligent,

les consolations que chacun y reçoit sont indicibles. »

Le Père Médard de Compiègne a réuni dans son ouvrage toutes les prières usitées dans la Chapelle des Capucins. « Il n'est guère de personnes qui ne ressentent ses assistances. »

Prière pour le Roi, prière pour la Reine, prière pour le Conseil du Roi, prière pour l'Église, prière pour les Prélats de l'Église, prière pour obtenir sa conversion personnelle ou celle des autres, prière pour les paralytiques et les impotents, prière pour

les incommodités des yeux, prière pour les difficultés des ménages, prière pour les parents affligés par leurs enfants, prières pour les personnes en procès, prière pour les estropiés, prière pour les femmes qui attendent des enfants, prière pour les femmes qui souhaitent des enfants, prière pour toutes sortes d'incommodités, prière pour les trépassés. C'est une vraie prière universelle qui monte devant la Reine de Paix, Reine de Miséricorde.

La persécution

Louis XIV, Louis XV, Louis XVI se sont succédé sur le trône. Le XVIII^e siècle touche à sa fin. Le 14 juillet 1789 : prise de la Bastille. « La Révolution venait de jeter son premier rugissement. »

La persécution religieuse se déclare ouvertement. Au mois d'août 1790, les Capucins, contrainsts d'évacuer leur couvent, se dispersent. L'immense tableau de Mignard devient le butin des « Sans-Culottes ». Propriété Nationale désormais, il ornera un Musée. (Actuellement il est exposé à Versailles dans une salle au rez-de-chaussée.)

L'image de Marie va échapper au pillage. L'un des religieux, avant de fuir, se rend à la Chapelle, saisit la statuette, la cache soigneusement sous ses vêtements et l'emporte avec lui.

Dans sa précipitation, il n'a pas demandé l'autorisation du Supérieur, le Père Zénon, Provincial. L'année suivante il va rendre compte de son acte.

Craignant pour la statue, et peut-être aussi pour lui-même — une statue de la Sainte Vierge est un objet compromettant en ces heures sombres — le Père Zénon décide de confier la Madone à M^{lle} Papin, sœur du Grand Pénitencier de Paris.

La statue est riche de tels souvenirs, elle possède une telle valeur au point de vue religieux, que le Supérieur tient à rédiger et signer le procès verbal de la remise. Voici le texte du document conservé dans les Archives de la Congrégation des Sacrés-Cœurs :

« Je soussigné, Provincial des Capucins de la Province de Paris, certifie qu'au mois d'août dernier, temps où nous avons évacué notre couvent rue Saint-Honoré, un Religieux nous a prévenu dans le dessein que nous avions de nous emparer de l'image de N.-D. de Paix, solennellement fêtée et regardée comme miraculeuse dans notre Maison, mais que le Religieux, craignant qu'un si précieux dépôt ne vint à lui échapper, est venu me consulter sur la manière de la placer convenablement. Alors, me rappelant la tendre et soigneuse dévo-

tion de M^{lle} Papin pour les images de la Mère de Dieu, je lui adressai ce Religieux qui lui remit Notre-Dame de Paix.

En foi de quoi je lui ai donné le présent, à Paris ce 14 juillet 1791.

Fr. Zenon, Provincial.

Je certifie de plus avoir mis pour condition de la remise faite à M^{lle} Papin de l'image et de l'histoire de N.-D. de Paix, que le tout serait remis aux Capucines de la place Vendôme, dont je suis Supérieur, dans le cas où ces Saintes Filles seraient encore dans leur monastère, au moment où la Providence appellerait M^{lle} Papin dans le sein de sa miséricorde. »

Disons tout de suite que le Monastère de la place Vendôme fut emporté par la tourmente révolutionnaire. Les Capucines ne revinrent jamais dans leur couvent. La condition, énoncée par le P. Zénon, n'entra jamais en ligne de compte. M^{lle} Papin demeura entièrement libre pour disposer de la Sainte Image. Aucune réclamation n'était possible.

L'année suivante, M^{lle} Papin dut quitter Paris. Elle confia la statue à Mme Albert de Luynes, mais prit soin de lui faire signer une déclaration. La statue restait la propriété de M^{lle} Papin et devait, en cas de décès revenir à sa famille.

M^{lle} Papin mourut en Province. Sa sœur Mme Veuve Coipel, née Papin, était sa légitime héritière. Elle se présenta donc chez Mme de Luynes. Celle-ci ne pouvait se résoudre à donner la statue. Elle aimait tant cette Madone. Elle supplia Mme Coipel de lui laisser la Vierge jusqu'à sa mort. Mme Coipel y consentit : une nouvelle attestation fut signée : Mme Coipel restait la légitime propriétaire. Mme de Luynes, sa vie durant, en serait dépositaire.

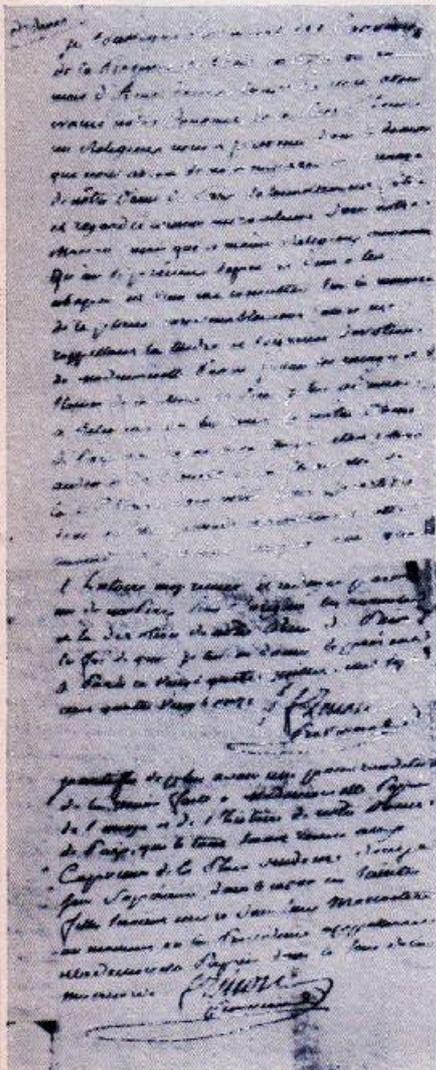
En l'hôtel de Luynes

En possession de la Madone, Mme de Luynes veut faire établir, par un acte authentique, les quartiers de noblesse de la statue. Elle prie M. de Floirac, Vicaire Général de Mgr de Juigné, Archevêque de Paris, de venir en son Hôtel, rue de l'Université.

Voici l'acte rédigé et signé le 6 avril 1802 :

« Nous soussigné, Vicaire Général de Mgr l'Illustrissime et Reverendissime Antoine Eléonore Léon de Juigné, Archevêque de Paris, invité par Mme Albert de Luynes à nous rendre dans son hôtel situé rue de l'Université pour y examiner et vérifier la statue de Notre-Dame de Paix qui y est déposée, nous nous y sommes rendus en ce jour, et après avoir examiné une petite statue de la Sainte Vierge, de bois de couleur

Manuscrit du "document".



brune, dont on ne peut certainement spécifier les qualités, ayant 11 pouces de hauteur sans y comprendre le piédestal, portant sur son bras gauche l'Enfant Jésus, nous avons reconnu, d'après les dépositions dignes de foi qui ont été faites par des témoins irréprochables qui ont signé avec nous le procès-verbal, que ladite statue de la Sainte Vierge est réellement la statue de N.-D. de Paix placée autrefois au dessus de l'autel de la Sainte Vierge dans l'Eglise des Capucins de la rue Saint-Honoré à Paris et qui a été exposée à la vénération des fidèles depuis un grand nombre d'années jusqu'à la destruction dudit monastère. Cette statue fut donnée à Mlle Papin par le R. P. Zénon, provincial des Religieux Capucins, ainsi qu'il est prouvé par son acte du 14 juillet 1791. Mlle Papin, en quittant Paris en l'année 1792 l'a remise à Mme Albert de Luynes, laquelle Dame m'a dit l'avoir maintenant en sa disposition d'après un accord fait avec la famille de Mlle Papin après la mort de ladite Demoiselle. Pour constater, à l'avenir, d'une manière certaine, l'authenticité de ladite statue, nous avons apposé au bas de cette statue, sur le revers, une cédule que nous avons fixée avec le sceau de Mgr l'Archevêque, sur laquelle nous avons écrit les paroles suivantes :

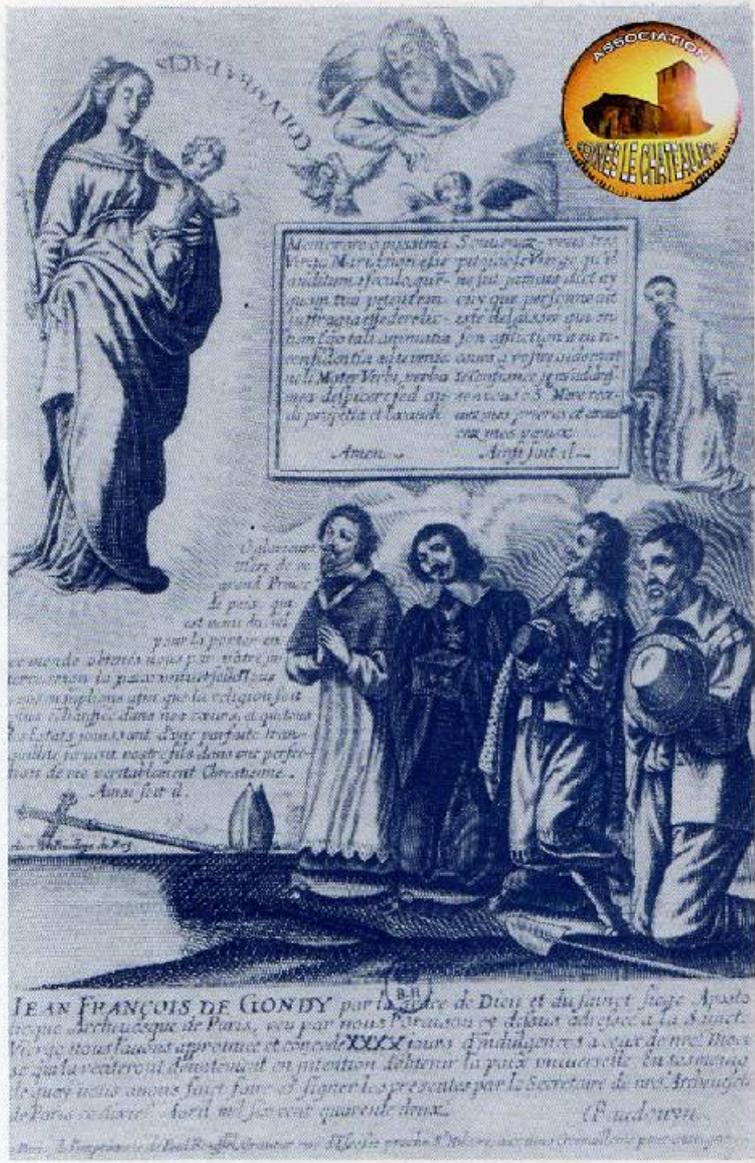
« Statue de Notre-Dame de Paix, exposée autrefois à la vénération publique au-dessus de l'autel de la Sainte Vierge, dans l'Eglise des Religieux Capucins, rue Saint-Honoré à Paris. »

En foi de quoi nous avons signé ce présent procès-verbal et y avons apposé le sceau de Mgr l'Archevêque de Paris.

A l'hôtel de Mme Albert de Luynes, rue de l'Université, ce 6 avril 1802.
de Floirac, Vicaire Général.
Albert de Luynes,
Surville, Gardon, L.-H. de Messillac,
Leferre, Godard.

Le cachet de l'Archevêque, en cire rouge, reste toujours visible au bas de la statue. La cédule a disparu au cours des ans.

A la mort de Mme Veuve Coipel née Papin, Mme de Luynes vivait encore. Le fils de Mme Coipel, marié à Mlle Riollet, hérita des biens de sa mère, en particulier de ses droits à la statue miraculeuse. Il chargea sa jeune femme de veiller sur cette portion de son héritage.



Le 10 avril 1642, Jean-François de Gondy, premier Archevêque de Paris, accorde une indulgence de 40 jours à la récitation de la prière à Notre-Dame-de-Paix, reproduite sur cette estampe. Notons que Jean-François de Gondy, frère de la Marquise de Maignelay, fut le premier Archevêque de Paris, car jusqu'en 1622, l'Evêché de Paris était suffragant de Sens.

Toute la France est en prière : Eglise, Magistrature, Armée, Peuple... La Sainte Trinité se penche sur la terre ; la colombe porte la branche d'olivier. Saint Vincent de Paul est en prière au Paradis...

Le Père Coudrin...

Mme de Luynes aurait voulu obtenir du Cardinal Caprara, légat du Saint Siège en France, la confirmation de l'Indulgence plénière accordée aux Capucins pour le 9 juillet. Le Cardinal signa un rescrit le 11 mai 1802, pro-

rogeant l'indulgence pour une durée de sept ans. Mais spécifiant que cette indulgence ne pourrait être gagnée que si la Vierge était exposée dans un Oratoire public. Mme de Luynes préféra garder la Vierge dans le secret de son hôtel.

En avril 1804, le P. Marie-Joseph Coudrin, Vicaire Général de Mgr de Chabot, Evêque de Mende, arrivait à Paris. On l'avait accusé, à tort, de ne pas observer les règles du Concordat, et il venait se justifier auprès du Premier Consul.

Reçu en audience par les Ministres Portalis et Chaptal, il n'eut pas de peine à remettre les choses au point et on lui donna gain de cause. Mais il y avait tant de démarches à faire, que son séjour dans la capitale se prolongeait. Le P. Coudrin en profita pour exercer à Saint-Roch son zèle apostolique. Il prêchait avec une éloquence qui venait du cœur ; il rayonnait la bonté et il gagnait ses auditeurs en leur parlant de la miséricorde de Dieu et de son amour.

Beaucoup de personnes s'adressèrent à lui en confession. Mme Coipel, née Riollet, le choisit comme son directeur. La Providence préparait les voies.

En 1804, le 8 août, la Bonne Mère Henriette Aymer de la Chevalerie, appelée par le P. Coudrin, arrivait à son tour à Paris pour une fondation. Après une installation provisoire près de Saint-Roch, elle signait en février 1805 un bail pour une maison, rue de Picpus. Le 22 mars suivant, une petite communauté de Religieuses s'installait dans la demeure, ancien couvent de Chanoinesses, vendu comme bien national. La Congrégation des Sacrés-Cœurs devenait *Picpucienne*.

Au mois d'avril 1806, Mme de Luynes rendait son âme à Dieu. Aussitôt Mme Coipel décida de faire valoir ses droits. Mais elle réfléchit. La Madone tant vénérée ne serait-elle pas mieux honorée dans un couvent que dans une maison particulière. Elle en parla au Bon Père, et lui proposa de lui céder ses droits. Avec joie, le Père Coudrin accueillit cette ouverture. « Mais, dit-il, faites plutôt l'acte de renonciation au nom de la Mère Henriette Aymer de la Chevalerie. La statue sera placée dans la chapelle des Sœurs. Les Religieuses y font nuit et jour l'adoration : la Vierge ne sera jamais seule. »

La Bonne Mère devint de ce fait, la légitime propriétaire de la statue. Restait à obtenir de la famille de Luynes la restitution du dépôt ! Ce ne fut pas chose facile. La Bonne Mère dut multiplier ses visites...

« Depuis quelques jours, écrit-elle à Mme de la Barre, j'ai affaire à de grands personnages. Je cours après une Sainte Vierge à miracles que plusieurs veulent garder. Malgré tout, elle nous viendra. Du moins, je l'espère. » 5 mai 1806.

De son côté, le Bon Père écrit au P. Isidore : « La pauvre Mère est tou-

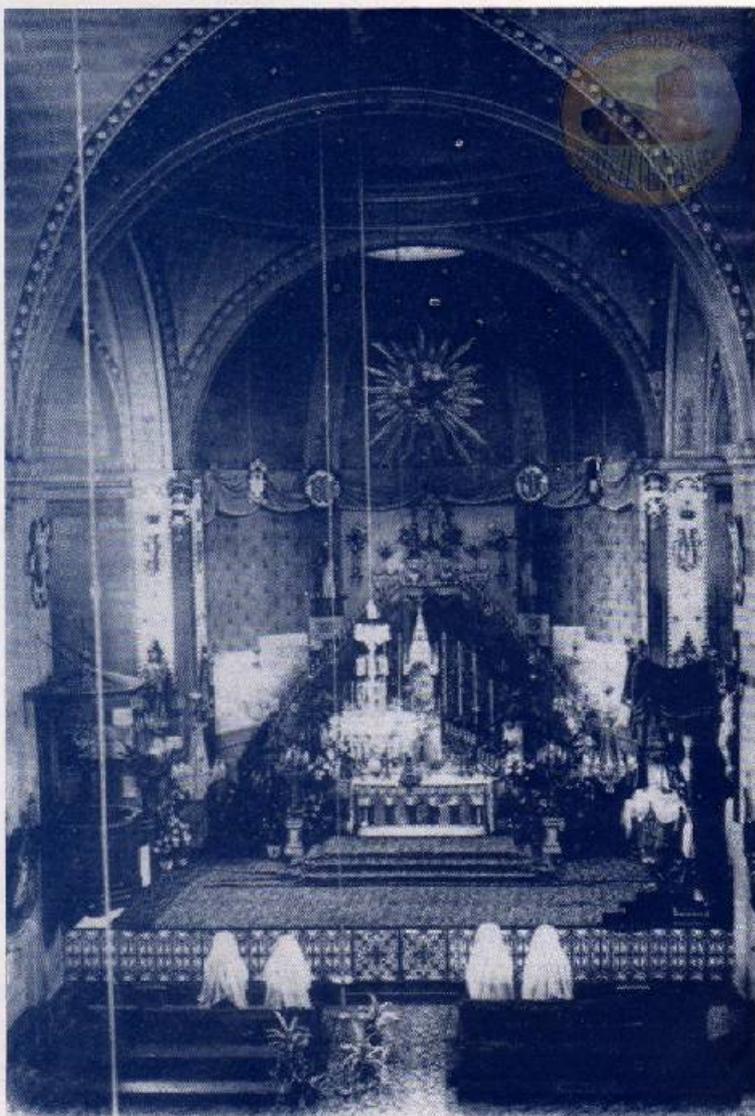
jours en course pour obtenir N.-D. de Paix, la statue miraculeuse, qui est dans la Famille de Joyeuse depuis cinq cents ou six cents ans. (Le P. Coudrin croyait à la tradition ancienne.) On vient de m'en faire l'héritier, de préférence à des Grands et Grandes d'Espagne qui auront bien de la peine à m'en faire le sacrifice. Mme de Luynes a légué, en mourant, mille écus qui doivent la suivre, mais nous sommes bien résolus de les laisser, plutôt que de ne pas avoir le précieux dépôt de la Famille de Joyeuse. »

Quatre fois, la Bonne Mère avait tenté, en vain, d'avoir la Vierge. Le 6 mai au matin, elle retournait rue de l'Université. Cette fois, elle était

pleine de confiance. Elle avait offert ces sorties en l'honneur des plaies de Notre-Seigneur. Ce jour-là, c'était la plaie du cœur. Jésus allait lui donner l'image de sa Mère. Avant de partir elle recommanda qu'un des prêtres demeurât à jeun pour célébrer, à son retour, une Messe d'Action de Grâces.

Longue attente pour les Sœurs... A 11 heures du matin, la Bonne Mère n'était pas encore revenue. La cloche sonna pour appeler les Religieuses au réfectoire.

Écoutons le récit d'un témoin : *Sœur Justine Charret*. Dans son texte original, pittoresque et naïf, vous pourrez revivre ces instants historiques.



Chapelle de Picpus.
Le 9 juillet 1906, pour le couronnement de Notre-Dame-de-Paix par Mgr Amette.

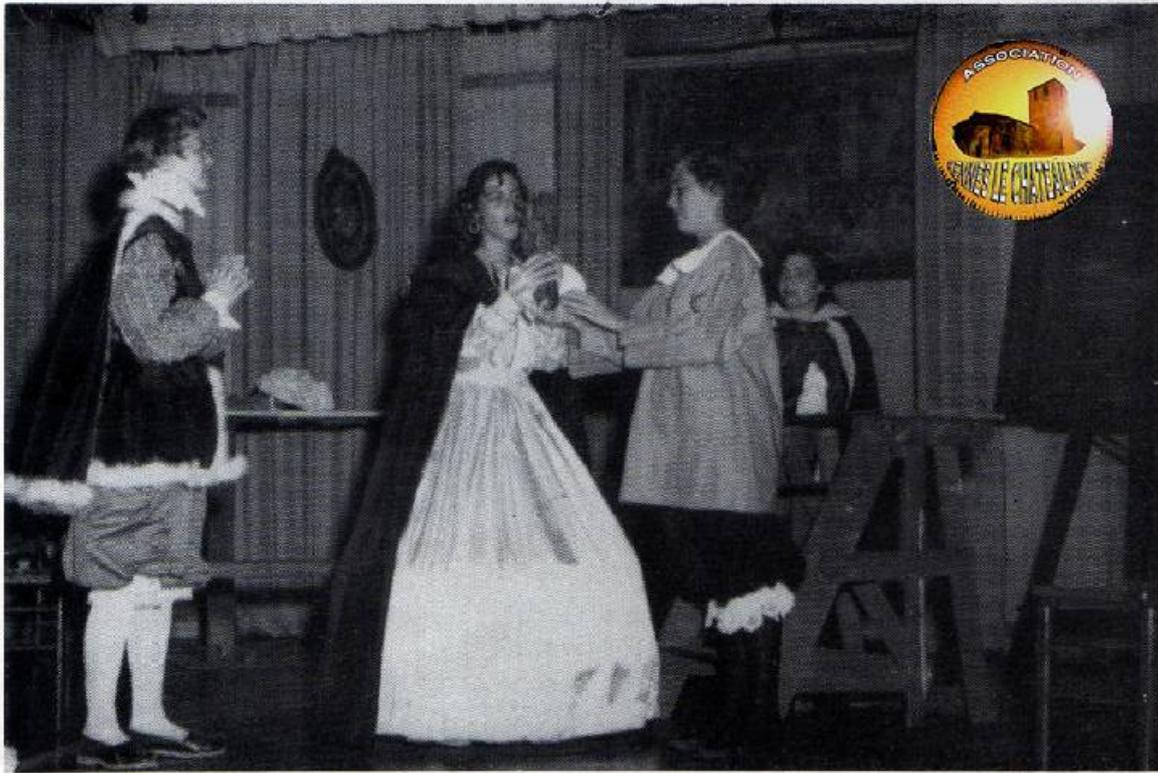


Tableau vivant, par les élèves des Sœurs des Sacrés-Cœurs du collège de Kaimuki (Hawaii). L'artiste inconnu qui sculpta N.-D. de Paix remet la statue entre les mains de Françoise de Voisins, épouse de Messire Jean de Joyeuse.

REINE DE PAIX ET D'AMOUR



Picpus, en 1829 — Notre flèche indique l'emplacement de la petite chapelle latérale construite pour recevoir N.-D. de Paix.

« Le 6 mai 1806, la Bonne Mère sortit le matin, et pendant notre repas vers 11 h. 1/2, on vint nous annoncer l'arrivée de Notre-Dame de Paix. Un cri de joie se répandit dans la maison ; quitter la table fut l'affaire d'une seconde. Rendues dans la grande cour, nous vîmes la vénérée statue entre les mains de la Bonne Mère, Mme Coipel à ses côtés, attendrie de quitter cette statue qu'elle aimait de tout son cœur. On aurait presque dit que les chevaux étaient fiers du précieux trésor qu'ils portaient. Le Bon Père arrive, suivi de ces Messieurs, et, à genoux, il prend des mains de la Bonne Mère — qui était restée dans la voiture pour l'attendre — la vénérée et désirée Notre-Dame de Paix : il s'avance lentement vers la Chapelle. La Bonne Mère mettant pied à terre entonne le *Salve Regina* avec cette voix rare qu'on lui a connue, et toutes et tous s'unissent à elle. Des larmes de bonheur inondaient les visages. Rendus à l'église, on chante le *Sub Tuum*, et

après l'avoir fait baisser, le Bon Père la déposa provisoirement à l'autel de l'*Etoile du Matin*.

Une petite chapelle latérale, à droite, fut élevée à Celle qui venait prendre possession de son domaine et être, pour la Famille des Sacrés-Cœurs une protectrice, une sentinelle vigilante. Le 9 juillet suivant, fête de Notre-Dame de Paix, Mgr de Chabot officia pontificalement dans cette chapelle et y déposa la statue. »

L'histoire de Notre-Dame-de-Paix se confond avec celle de la Congrégation des Sacrés-Cœurs

La statue ayant été remise le 6 mai, un acte fut dressé devant le Juge de Paix, exécuteur testamentaire de Mme Pauline Sophie d'Albert de Luynes. « Le dit exécuteur testamentaire a fait remise de ladite statue à Mme Aymer demeurant à Paris, rue de Picpus n° 15. » (La maison portait alors le n° 15 ; actuellement c'est le n° 35.)

Paris 7 mai 1806. Suivent les signatures :
F. Marie-Joseph Coudrin, Vicaire Général de Sées.
F. Hilarion Lucas, Chanoine honoraire de Sées, Professeur de Théologie.
F. Joachim Seulx.

Désormais, l'Histoire de Notre-Dame de Paix se confond avec l'Histoire de la Congrégation des Sacrés-Cœurs. Impossible de donner tous les détails. Il faut se contenter de courts résumés.



Estampe du XVII^e siècle : La Vierge, encadrée dans le mur des Capucins, Rue St-Honoré, entourée des "ex-voto" : bras, jambes, têtes en cire, médailles, chapelets... Notez que N.-D. de Paix est habillée de vêtements brodés.

Bibliographie et Sources

- **Histoire de Notre-Dame-de-Paix** par le P. Médard de Compiègne. 216 pp. Paris, 1660. Chez Gilles André. B. N. in-8° Lk 7 - 6881
- **Notice historique sur la statue miraculeuse de N.-D. de Paix** par F. J. Hilarion, prêtre de Picpus. 122 pp. in-32. Paris, 1837. Chez Sévenier.
- **Notre-Dame-de-Paix de Picpus**, sans nom d'auteur, 52 pp. 1^{re} édition 1900. in-32. Paris, 35, rue de Picpus.
- **Le culte de Notre-Dame de Paix**, par le Chanoine Paul Edeline. Étude générale sur les pèlerinages aux diverses Vierges honorées sous le titre de « Notre-Dame de la Paix ». 32 pp. in-4°. Evreux, 1918.
- **Notre-Dame de Paix** par le P. Godefroy de Paris, o. m. c., 78 pp. (avec l'appendice), in-8°. Paris 1935. Bibliothèque Franciscaine Provinciale.
- **Vie du Père Ange de Joyeuse** par Jacques Brousse. 430 pp. in-8°, Paris, 1621. Chez Adrien Taupinard. B. N. Ln 27-10454
- **Le Courtisan Prédestiné** par de Caillère. 586 pp. in-8°, Paris, 1662. Chez Gilles André. B. N. Ln 27-10455
- **Le Père Ange de Joyeuse** par le P. Louis de Gonzague, o. m. c. 519 pp. in-4°. Paris, 1928. Librairie Saint-François.
- **Ange ou Démon ? Le Duc de Joyeuse, capucin**, par José de la Guerrande. 200 pp. in-8°. Paris, 1965. Coll. « Historis », Nilas Ed. Dabresse. B. N. Y2 88 327 (8)
- **Lettres de Mazarin.**
- **Archives de la Congrégation des Sacrés-Cœurs.**

NOTRE-DAME-DE-PAIX VEILLE...

● jours sombres

La Bonne Mère avait déclaré, à l'arrivée de la Vierge : « Un jour, nous devons notre conservation à cette sainte Image ». La prophétie s'est réalisée maintes fois.

1814-1815 : Piepus est en plein champ de bataille. A Vincennes, le Général Daumesnil défend vaillamment le fort. La Barrière du Trône est sur la ligne de feu. Les boulets tombent dans tout le quartier.

Les parents effrayés viennent chercher les petites pensionnaires dans la Maison des Sœurs. « On ne craint rien ici » protestent les enfants ; et elles ne veulent pas s'en aller. La vie continue, paisible, au couvent ; les exercices religieux ne sont pas interrompus. La Bonne Mère rayonne sa confiance. Piepus est un oasis de Paix : la Vierge garde son domaine.

1830-1831 : Emeutes, pillages. Les insurgés envahissent la maison. Rien n'est saccagé. Par deux fois, la même protection maternelle se fait sentir.

1870-1871 : Pendant le siège, les Sœurs se succèdent devant N.-D. de Paix, Piepus n'aura pas à souffrir des bombardements.

12 avril 1871 : Les fédérés envahissent la Chapelle des Sœurs.

L'un d'eux s'empare de la statue. A ce moment arrive la T. R. M. Supérieure générale, *Mère Benjamine Le Blais*. Elle ne peut contenir sa douleur. Voir Notre-Dame de Paix aux mains des communards ! Elle pleure, elle implore : « A quoi cela vous servira-t-il ? » Le Capitaine des Fédérés est ému. « Ce n'est que du bois ! Qu'on lui rende ce qu'elle réclame ! » et il repose la Vierge sur son socle !

Le 5 mai, toute la Communauté, avec la T. R. M. Benjamine, était transférée et incarcérée à la prison Saint-Lazare. L'infirmière seule obtint de rester au couvent avec quelques Sœurs malades. Notre-Dame de Paix fut soigneusement cachée dans une armoire de l'infirmier. Elle protégea la Maison et toute la Communauté : le 24 mai, fête de Notre-Dame Auxiliatrice, les prisonnières étaient libérées par l'Armée des Versaillais. Quelques jours après, elles se retrouvaient au complet — 84 Religieuses — au pied de leur Madone, pour une prière d'action de grâces.

Septembre 1899 : une bande d'apaches descend de *Belleville*, saccageant tout sur son passage. « Allons à Piepus ! » A 50 mètres de la maison, la bande fait soudain demi-tour.

1904-1905 : Epoque sombre : expulsions d'Ordres Religieux. On prie N.-D. de Paix.

Les Sœurs seront préservées encore : l'intervention de la Reine d'Espagne conservera le Royaume de la Reine de Paix.

1914-1918 : Première guerre mondiale : nuit du 15 au 16 juin 1918, le jardin de Piepus reçoit les bombes des Gotha. Aucun dégât dans la Maison.

1939-1945 : Deuxième guerre mondiale. La T. R. M. *Benjamine de Nouat de la Billais*, alors Supérieure Générale, déclare, au début des hostilités, avec sa Foi profonde de Bretonne et de Piepucienne : « Il n'arrivera rien à la Maison de Piepus. J'ai fait un vœu à Notre-Dame de Paix. » Sa confiance n'est pas vaine. Ni les bombes, ni les occupants ne causeront de dégâts dans la Maison-Mère, Sanctuaire de Notre-Dame de Paix.

1927 : Pour le Centenaire de la Mission Catholique des Iles Hawaii, un char de Notre-Dame-de-Paix figure dans le défilé, entouré des enfants des collèges dirigés par les Sœurs des Sacrés-Cœurs.



● heures de gloire

Ephémérides de gloire

Impossible d'énumérer les faveurs obtenues par l'intercession de Notre-Dame de Paix. Il semble que la Vierge se plaise à être invoquée sous ce vocable.

La Bonne Mère a recours à la Vierge dans toutes les circonstances difficiles et exhorte les Sœurs à la prier. C'est à l'intervention de N.-D. de Paix qu'elle attribue les guérisons obtenues :

Une fillette, en jouant, souffle dans l'œil d'une compagne la flamme d'une chandelle. L'œil, profondément atteint, semble perdu. La Bonne Mère fait toucher un linge à Notre-Dame de Paix et le place sur le pansement. Le lendemain, il n'y a plus trace de danger.

Une Novice est très gravement malade. Les remèdes sont impuissants. La Bonne Mère fait toucher une serviette à N.-D. de Paix et la dépose sur le lit. Guérison immédiate. Les histoires de ce genre abondent.

Mais la Bonne Mère sait très bien que le Seigneur, dans sa Grande Sagesse, n'exauce pas toujours, du moins à la manière dont nous l'espérons, les requêtes qui lui sont adressées. Il donne souvent un bien meilleur. Ouvrons sa correspondance. La marquise de Guerry, alors à Rennes s'intéresse à un petit aveugle, et réclame pour lui des prières à N.-D. de Paix et un ruban qui aura touché la statue.

La Bonne Mère lui écrit en 1821 :
« Je partage votre touchant intérêt pour votre jeune aveugle. Je ferai toucher un petit bout de ruban à Notre-Dame de Paix et vous l'envverrai. Votre Foi fera plus que tout. Mais il entre peut-être dans la volonté de Dieu qu'il ne guérisse pas. »

Le 18 décembre 1821, elle écrit encore à ce sujet :

« Je regrette que votre petit aveugle ne guérisse pas, mais la volonté de Dieu en tout ! »

Rome encourage...

Par rescrit du 18 décembre 1814 et bref du 4 août 1817, S.S. le Pape Pie VII accorde une indulgence plénière à toute personne qui prie devant la statue de Notre-Dame de Paix le jour de sa fête (9 juillet).

Pie IX, par décret " *Urbi et Orbi* "

du 23 septembre 1846 accorde une indulgence plénière à la récitation de la prière : Salut très Auguste Reine de la Paix.

S. S. Léon XIII, le 11 juillet 1902, accorde une indulgence de deux cents

jours à la récitation d'une autre prière.

Saint Pie X, le 10 avril 1907 accorde une indulgence plénière, *in articulo mortis*, aux dévôts serviteurs de Notre-Dame de Paix.

COLOMBIE

Au jardin d'enfants, du collège de Pereira, ces petits récitent en chœur : " Notre-Dame de la Paix, régné en Colombie "



Honneur à la Vierge !

1900 Dès le début de son généralat, la T. R. M. Marie-Claire Pécuchet, a établi Notre-Dame de Paix, Supérieure Générale de la Congrégation.

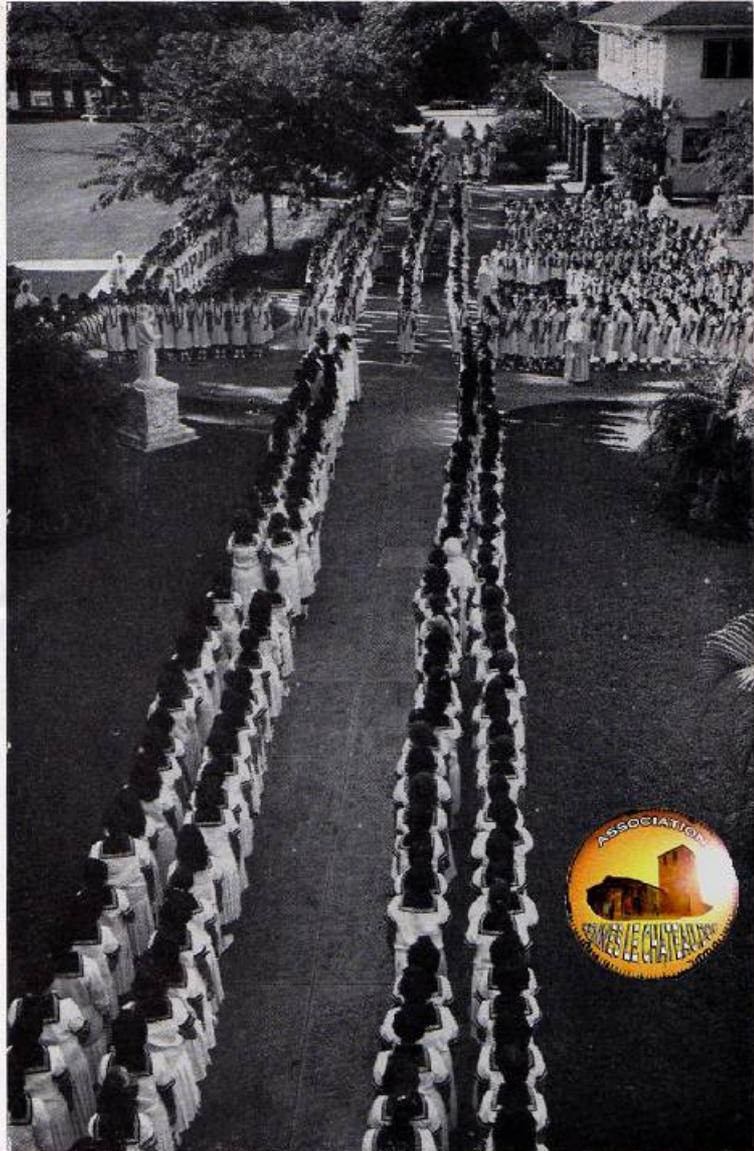
Le 15 août 1900 est inauguré dans la Chapelle le nouveau trône qu'elle a fait ériger pour la Vierge. C'est par un double escalier, au fond de l'abside, qu'on accède à la niche en bois sculpté. Désormais la statue est exposée à la vue de tous.

1906 En 1906, le 27 mai, a lieu à Rome la béatification des Carmélites de Compiègne qui reposent au cimetière de Picpus. A cette occasion la T. R. M. Marie-Claire doit faire un pèlerinage dans la Ville Eternelle. Elle pourra réaliser son rêve : demander au Saint Pape Pie X le couronnement officiel de la Statue de Notre-Dame.

La Vierge voulut éprouver sa foi : Mère Marie-Claire, retenue par la maladie, ne peut entreprendre le voyage tant désiré !

Le Bon et Saint Cardinal Richard, alors Archevêque de Paris, qui datait les années de sa présence dans la capitale par le nombre de ses pèlerinages à N.-D. de Paix, voulut intervenir lui-même à Rome. Il transmit au Pape la demande de la T. R. M. Marie-Claire et reçut directement tout pouvoir pour couronner la statue au nom du Saint Siège. La nouvelle en fut portée à Picpus le 22 juin 1906 et le couronnement fixé au 9 juillet suivant.

Ce jour-là, son Eminence fut, à son tour, retenu par la maladie. La Vierge éprouve ses fidèles serviteurs. Le Cardinal délégua Mgr Amette, alors son coadjuteur, lui transmettant tous ses pouvoirs pour la cérémonie. Le 9 juillet, Notre-Dame de Paix et l'Enfant Jésus recevaient donc leurs couronnes officiellement remises au nom de Saint Pie X.



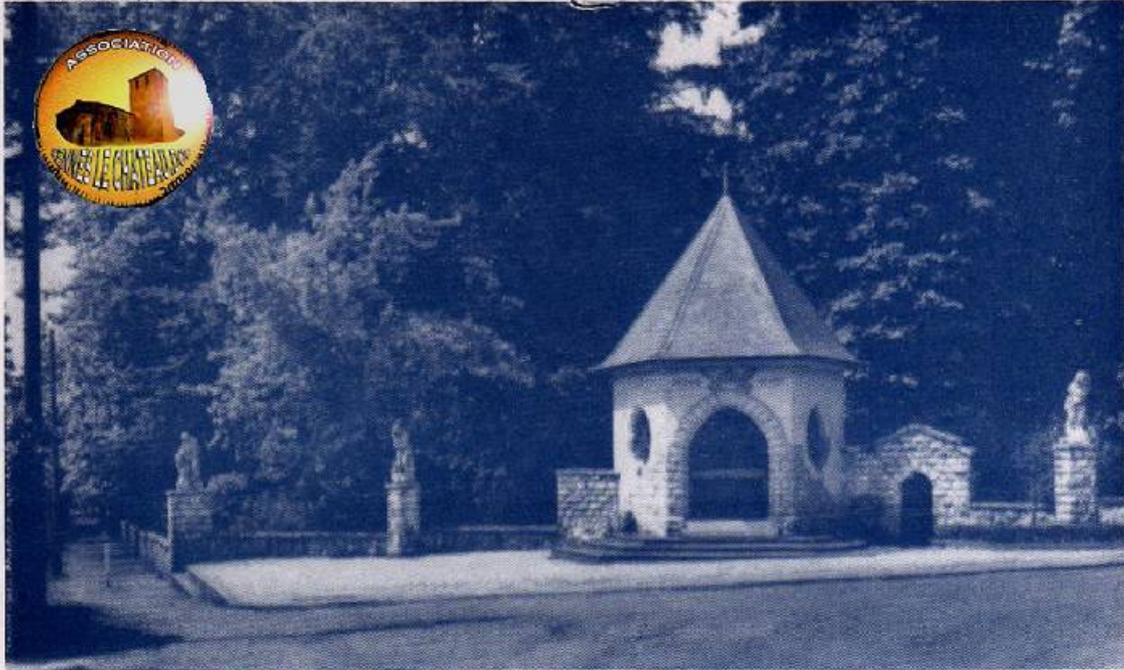
HAWAII

Au collège d'Honolulu, tous les matins avant la classe les filles du Collège se réunissent autour de la statue pour le « Salut à Notre-Dame de Paix ».

Dans le monde entier...

Dans tous les pays où la Congrégation des Sacrés-Cœurs exerce son apostolat, la Vierge est invoquée. On lui dédie les Maisons, les Ecoles, les Pensionnats. *Regina Pacis*, c'est leur nom officiel. La Cathédrale des Iles Hawaii à Honolulu lui est consacrée. Le 9 juillet 1840, Mgr Etienne Rouchouze, ss. cc., pose la première pierre. De nombreuses églises dans la Congrégation des Sacrés-Cœurs ont été consacrées à Notre-Dame-de-Paix. Parmi elles nous citerons :

1834. — N.-D.-de-Paix de Akamaru (Iles Gambier).
1850. — N.-D.-de-Paix de Tetamano (Tuamotu, Sud-Ouest).
1852. — N.-D.-de-Paix de Tiputa (Tuamotu, Nord-Ouest).
1858. — N.-D.-de-Paix de Tautira (Districts de Tahiti).
1884. — N.-D.-de-Paix de Tureia (Tuamotu-Est).
1908. — N.-D.-de-Paix de Tubuai (Iles Australes).
1960. — N.-D.-de-Paix de Quito (Equateur), etc.
Pensionnats, Ecoles, Maisons... portent souvent son nom...



HOLLANDE : A Meerssen, chapelle de Notre-Dame-de-Paix, construite par la ville, en action de grâces, après la guerre.

PICPUS 4 Août 1950

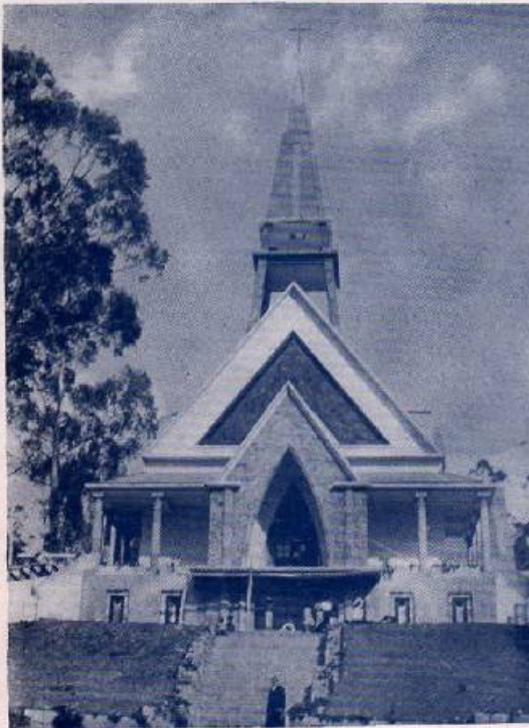
▶ En 1947, la Chapelle a été transformée et le double escalier, au fond de l'abside supprimé; pendant deux années, N.-D. de Paix sera exposée dans une monstrance à la droite du chœur.

En 1950, la T. R. M. Zenaïde Lœrier décide d'élever à Notre-Dame de Paix un trône nouveau. Une colonne en cuivre doré est érigée, style Renaissance. Au sommet, très haut, à l'abside, la statue va s'élever le premier vendredi : 4 août 1950. A l'intérieur de la colonne, un petit ascenseur, ingénieusement aménagé, permet à la Vierge de descendre et d'apporter ses grâces aux personnes auxquelles le Père Aumônier fera l'imposition de la statue.

Année Mariale 1954

Dans la Basilique Saint-Pierre de Rome sont rassemblées les Madones couronnées ou leurs images, venues du monde entier. Le Diocèse de Paris est représenté par deux bannières : Vierge de la Médaille Miraculeuse (Rue du Bac) et Notre-Dame de Paix (Rue de Picpus).

Au Vatican, la bannière Picpusienne reçoit une spéciale bénédiction et sur son velours est épinglée la Médaille du Saint-Père.

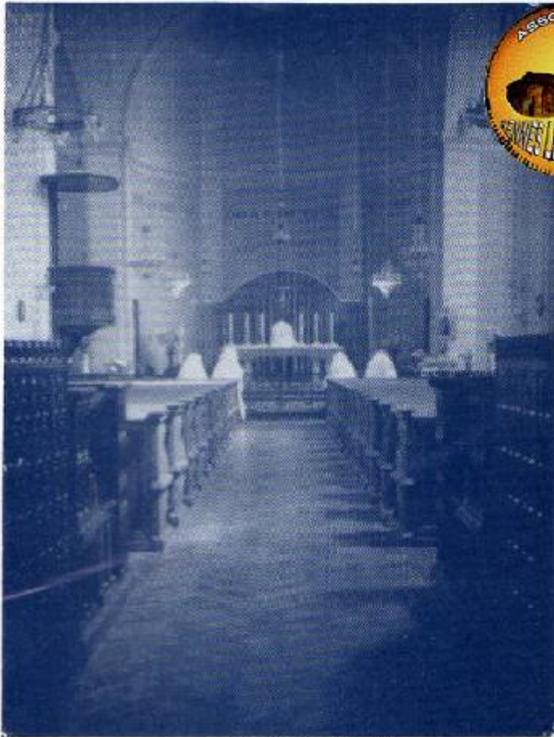


← EQUATEUR

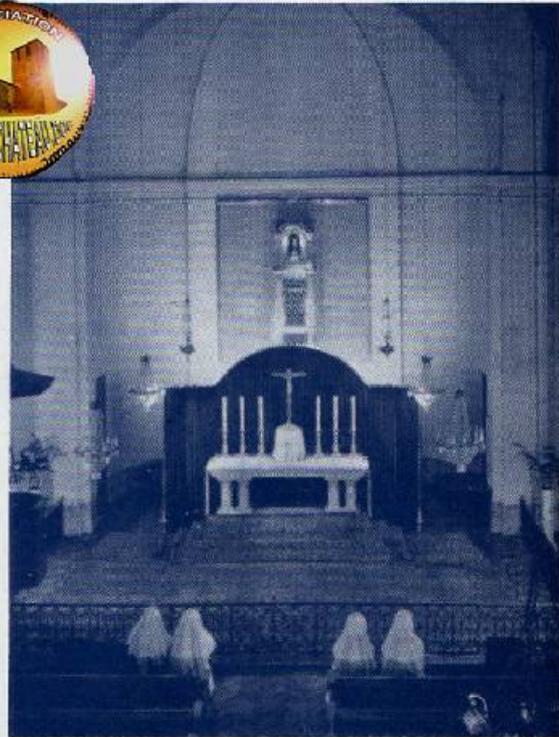
Eglise Notre-Dame de Paix à Quito, réalisée par le P. Charles Albisser, ss.cc.

Notre-Dame-de-Paix à Picpus

chez les Religieuses des Sacrés-Cœurs



1947 : N.-D. de Paix exposée dans une monstrance, à droite du Chœur.



1950 : N.-D. de Paix s'élève très haut, au-dessus d'une colonne en cuivre doré.

Chapelle des Sœurs des Sacrés-Cœurs, 35, rue de Picpus, Paris (12^e)

Fête annuelle

Chaque année, N.-D. de Paix est solennellement fêtée à Picpus, le 9 juillet.

— Grand Messe, avec l'Office spécial concédé pour Notre-Dame de Paix, le 9 décembre 1911, à la Congrégation des Sacrés-Cœurs.

— Vêpres de la Vierge — Salut solennel du T. S. Sacrement.

— Procession de la statue dans les Jardins du couvent.

— Imposition de la statue miraculeuse à la Communauté et aux fidèles présents.

Tel est le programme fidèlement suivi.

Jadis les Archevêques de Paris tenaient à honorer de leur présence cette fête mariale. Actuellement, le pèlerinage national à Lourdes les tient éloignés, à cette date, de leur diocèse. Mais bien souvent des Prélats viennent porter eux-mêmes la statue pendant la procession.

Fête mensuelle

Chaque premier samedi du mois, la Congrégation des Sacrés-Cœurs honore spécialement le Cœur de Marie. Aussi, le soir, après le Salut du T. S. Sacrement, le R. P. Aumônier impose la statue miraculeuse et la donne à baiser aux Sœurs et aux fidèles.

Venons à Elle

Notre-Dame de Paix, priez pour nous, protégez-nous, sauvez-nous.

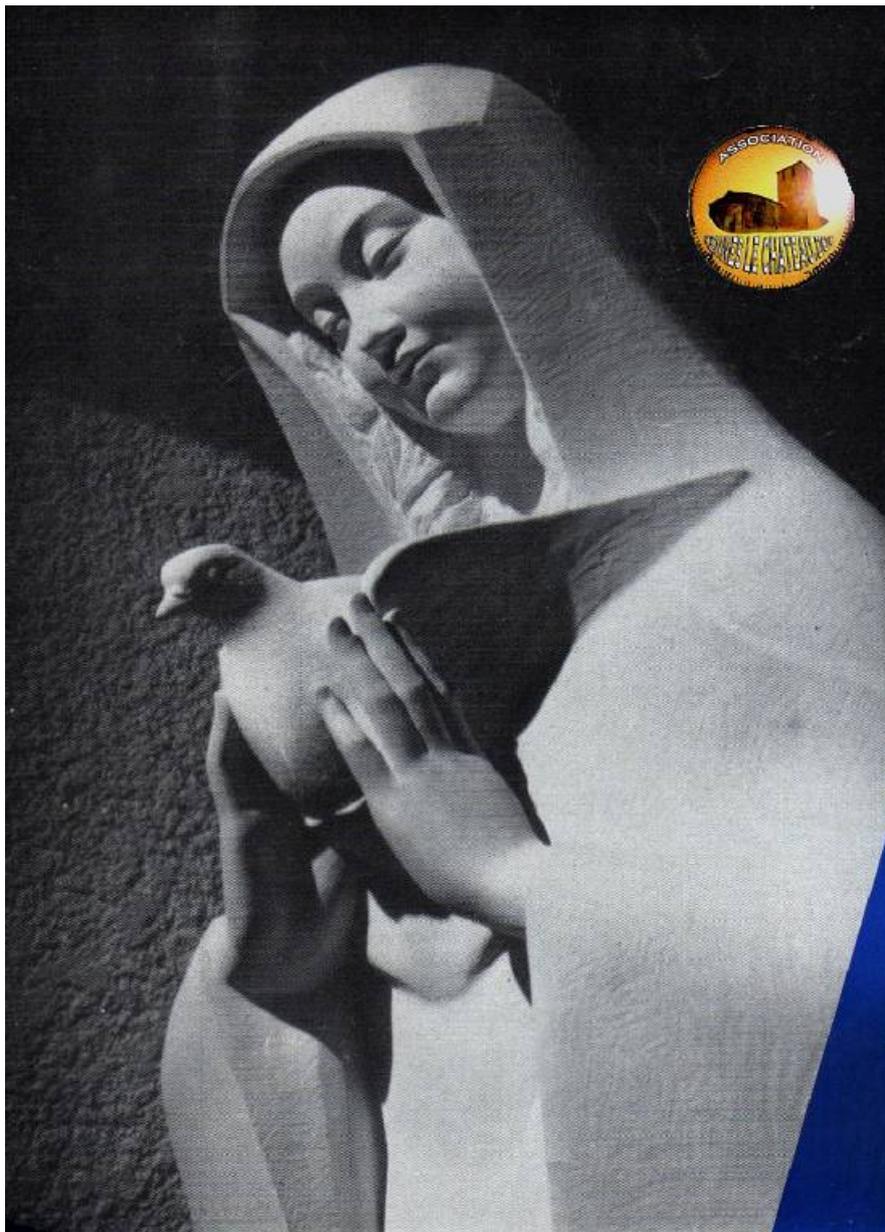
Vous tous qui souffrez, vous tous qui peinez, vous tous qui désirez la paix du monde, vous tous qui êtes dans l'angoisse, vous tous qui ne trouvez pas dans votre foyer la concorde désirée, vous tous qui n'avez pas la paix de l'esprit ni celle du cœur, venez prier la Vierge de Paix. La Chapelle de Picpus est sa demeure, une demeure de Paix.

*« Mortels qui soupirez pour la Paix à toute heure,
Vous ne la trouverez jamais,
Qu'au sein de cette Vierge, où
l'Homme-Dieu demeure,
Car sa Demeure est dans la Paix. »*

Amis lecteurs, les pages que vous venez de lire constituent le dossier le plus complet publié à ce jour sur Notre-Dame-de-Paix. Nous le devons à S^r Marie-Stanislas Rougier, ss. cc., que nous remercions vivement.

On nous pardonnera la médiocre qualité de quelques images. Sachez pourtant que dessin, photographie et électronique se sont associés pour vous restituer, le plus fidèlement possible, ces documents, dont quelques-uns sont rarissimes...

HORIZONS
blancs



LE MAGAZINE
MISSIONNAIRE
INTERNATIONAL
DES PÈRES
ET DES SŒURS
DES SACRÉS-CŒURS
(PICPUS)

NOTRE - DAME - DE - PAIX
(Version 1968)

Dépot légal : à date de parution.
Com. Parit. Pap. Presse : 37.184.
De licentia Superiorum. Tous droits réservés.
Le Directeur de la Publication : P. Noël Escalié, s.r.l.
Imprimerie des O.-A. d'Anteuil, Paris.

HORIZONS
blancs

42, AVENUE DESPREAUX, 75 - PARIS 16 / C. C. P. 12.098.78 PARIS / TELEPHONE 288 46-95 / LE NUMERO : 1,50 F
ABONNEMENT ANNUEL D'HONNEUR : 10 F / MISSIONNAIRE : 8 F / ORDINAIRE : 5 F / ETRANGER : 8 F / PAR AVION : 5 F